

MAI - JUIN 1967 ATLANTA 9



Bimestriel

4ème Année

MAI - JUIN
1967
N° 9

40 f.b.
4 f.f. ou s.
1 $



ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL MAI-JUIN 1967

QUATRIEME ANNEE N° 9

SOMMAIRE

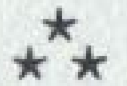
Couverture de Marcel Landrain

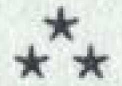
ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique + insolite + science-fiction

DIRECTION — REDACTION — ADMINISTRATION :
Editions de l'A.E.L.P.
Association européenne des Littératures parallèles
a.s.b.l.
28, rue du Curé,
Moxhe-Ciplet (Prov. de Liège — Belgique).
Tél. : (019) 692.11
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.





JEAN RAY

Jean Ray est connu pour ses contes fantastiques, mais aussi pour ses Harry Dickson, dont nous vous présentons ici le digne fils.

LE CRIME DE LA RUE DE LA CROIX DE PIERRE

(Les débuts de Déodat Miette, reporter)

Le téléphone à trembleur vibra sur le bureau du chef de l'information. Celui-ci était las, mais content : il venait de passer une nuit blanche à écouter ce que lui racontaient les correspondants étrangers, au bout des fils spéciaux, à suivre la main mécanique des scriptographes, à donner des ordres à des rédacteurs somnolents et d'insolents reporters; mais à présent, les rotatives marchaient à plein rendement : le journal paraissait à son heure et, en plus, il était bien fait.

D'une voix mécontente il aboya dans le cornet :

— Et alors ? Il n'y a plus moyen de se reposer une seconde ?

— Affaire personnelle, répondit la préposée au standard, le monsieur qui attend dit qu'il *doit* rencontrer Monsieur Harvant à six heures précises !

— Comme si je donnais des rendez-vous à six heures du matin, hurla Harvant, et comment se nomme cet olibrius, je vous prie ?

— Déodat Miette... Je vous l'envoie, chef ?

— Ainsi, il se trouve de par le monde des gens qui s'appellent Déodat Miette ? ricana Harvant. Non... Ne me l'envoyez pas, mais faites-lui remplir une fiche.

Trois minutes plus tard, un boy portant la livrée rouge grenat du journal « Six heures » déposa un papillon carré sur le bureau du chef et attendit les ordres.

De prime abord, l'écriture frappa Harvant : elle était magnifique, un chef-d'œuvre de calligraphie, aux pleins et déliés dignes d'un litographe.

Mais ce qui était écrit le remplit de stupeur :

« Déodat Miette vous rapporte votre pipe ».

Le boy attendait toujours, tandis que Jacques Harvant continuait à fixer la fiche d'un œil rond d'ahurissement.

— Faites entrer, ordonna-t-il enfin.

Le boy s'inclina, on entendit gronder un ascenseur et claquer des portes, puis celle du bureau directorial s'ouvrit.

Harvant eut un haut-le-corps : le visiteur était un enfant.

Disons plutôt un adolescent, mais combien maigre et chétif ! Un petit imperméable gris lui donnait presque des épaules, hors d'un faux-col ridicule jaillissait un cou de poulet que terminait une tête en motif de parapluie.

— Je suis *Monsieur* Déodat Miette, dit-il après un salut un peu revêche. Je suppose, Monsieur, qu'au cours de la conversation qui va suivre, vous vous dispenserez de faire des comparaisons ironiques entre mon nom et ma personne. Est-ce entendu ?

C'était tellement aux antipodes de la coutumière entrée en matière des visiteurs et quémandeurs, qu'Harvant ne sut quoi répondre ; du geste il indiqua un siège au bonhomme.

— Qui ne dit mot consent, continua Monsieur Déodat Miette, visiblement satisfait de cet accueil. Je me présente donc, Monsieur le chef de l'information, je suis élève de troisième scientifique au Collège Saint-Grégoire, et pour le moment en vacances. J'ai obtenu

de forts mauvais résultats aux examens de fin d'année, et mes professeurs sont d'accord pour me trouver un cancre. Aussi ai-je décidé de mettre fin à des études qui ne me conduiront jamais à un diplôme convenable. J'ai dix-huit ans d'ailleurs, tout en ne le paraissant pas ; est-ce qu'à cet âge on ne devrait pas avoir terminé sa rhétorique ? Aussi suis-je d'avis que mes professeurs ont raison. Par conséquent, je désire faire du journalisme.

Harvant sentit des sentiments complexes s'emparer de son esprit, mais ce fut heureusement la bonne humeur qui l'emporta.

— A votre avis, Monsieur Miette, il suffit d'être un cancre pour entrer dans la carrière du journalisme ?

— J'attendais cette question un peu irréfléchie, excusez-moi, riposta le jeune homme d'une voix acide. Je suis noté comme cancre parce que je ne retiens pas les douze cents dates obligatoires de l'histoire, que mes connaissances géographiques se bornent à très bien savoir lire tous les indicateurs et horaires de voyage, que je n'ai su apprendre par cœur dix vers de Boileau, et que la beauté des œuvres de Racine me laisse froid comme le pôle. Je n'ai jamais appris des théorèmes de géométrie par cœur, mais je les résous très bien, ainsi que ceux d'algèbre et de trigonométrie, ensuite j'ai le malheur d'avoir une très belle écriture ; c'est, paraît-il, l'apanage des imbéciles.

Harvant avait oublié qu'il était fatigué par une nuit de travail intense ; il s'amusait énormément, mais se gardait bien d'en laisser voir quelque chose.

— A propos, dit-il, que me chantez-vous d'une pipe que vous venez me rendre, je n'ai jamais fumé la pipe !

— Si, répliqua froidement Déodat Miette.

— C'est trop fort, s'écria Harvant, j'espère que vous ne venez pas me voler mon temps, hein, mon petit homme ?

— Attendez, répondit le visiteur, je vais vous expliquer cela, et après, vous me ferez des excuses, si vous le voulez bien. Il n'y a qu'un an que vous êtes le chef de l'information du journal « Six Heures » ; avant ce temps-là, vous étiez attaché comme reporter au « Petit Soir »... Oh ! un reporter épatant, je vous prie de croire que je ne vous flatte pas... Votre dernière prouesse, en tant que reporter, fut une suite d'articles absolument remarquables sur la basse pègre des ports. Pour pouvoir pénétrer dans leurs antres, vous vous étiez déguisé en matelot... et vous fumiez la pipe, bien qu'elle vous soulevât le cœur... Mais la publication régulière de vos reportages avait révélé à des fraudeurs que vous suiviez de près qu'un journaliste s'était introduit dans leur milieu. Ils parvinrent à vous démasquer, votre compte était bon. Vous êtes parvenu à vous enfuir dans la nuit noire, mais un de vos poursuivants courait plus vite que vous ; déjà il se jetait sur vous quand une pierre, envoyée par une main habile mais inconnue, l'atteignit en plein visage. Vous étiez tombé sous la poussée de la brute, mais profitant des moments de répit que vous laissa la providentielle agression, vous vous êtes redressé et enfui. Dans votre chute vous avez perdu votre pipe... La voici !

Déodat Miette tendit au journaliste un infâme brûle-gueule, du genre de ceux que les marins affectionnent.

Harvant le reconnut et le reçut en silence.

— Cette pierre ? demanda-t-il brusquement.

Le jeune homme sourit.

— Vos articles dans le « Petit Soir » m'avaient enthousiasmé, avoua-t-il. Je rêvais de pouvoir en écrire de pareils un jour. Alors, je vous ai suivi. Ah, moi ! je vous reconnaissais très bien sous votre déguisement de matelot, et aussi à une légère erreur que vous commettiez en fumant cette pipe. Voyez-vous, un marin ne plante jamais un pareil brûle-gueule au milieu de sa bouche : il le fume en oblique, pendu au coin des lèvres, et de préférence à gauche.

— Ainsi, c'est vous qui avez envoyé cette pierre en plein dans la trogne du forban qui me poursuivait ?

— Je vais vous dire, murmura le jeune homme avec un peu d'embarras, je suis maigre et petit, et pourtant les seuls prix que j'obtins jamais furent ceux de gymnastique... Je manie assez bien le javelot et même le disque...

Harvant tenait son regard aigu rivé sur l'étrange figure du jeune homme ; pour la première fois, il vit ses yeux d'un bleu d'acier et la formidable expression d'énergie de la bouche et du menton.

— Vos parents sont-ils au courant de votre démarche auprès de moi ? demanda-t-il.

Un sourire navré parut sur le visage de Déodat Miette.

— Je n'en ai plus, dit-il, depuis mes dix ans, je suis à la charge d'un de mes oncles. Lui aussi estime que je ne deviendrai pas plus savant en continuant à fréquenter le collège. Il espère me faire entrer comme vendeur chez un épicier en gros, à raison de quatre-vingts francs par semaine.

— Vous entrerez à mon service, décida Harvant, je vous ferai faire un stage dans les bureaux, au dou-

ble des honoraires qu'espère Monsieur votre oncle.

— Pas du tout, se rebiffa Monsieur Déodat Miette, pas du tout, Monsieur Harvant ! Je veux bien entrer à votre service, et c'est bien pour cela que je suis ici, mais comme reporter !

— Comme reporter ! s'exclama le chef, rien que cela !

— Et pour commencer, je vous apporte une affaire qui donnera matière à plusieurs articles sensationnels. Que pensez-vous du crime de la rue de la Croix de Pierre ?

Harvant le considéra avec un peu d'inquiétude.

— Mais il n'y a pas de crime de la rue de la Croix de Pierre ! s'écria-t-il, les derniers rapports sont entrés il y a à peine une demi-heure.

— Parce qu'il n'y a pas encore de rapport sur cette affaire, pas même un simple communiqué de police, affirma triomphalement le jeune homme.

Un cartel sonna sept heures et une clarté blafarde se dessina aux bords des stores.

— La rue est déserte à cette heure, dit Déodat, elle l'est d'ailleurs presque toute la journée, cette rue de la Croix de Pierre, et comme vous rentrez à cette heure chez vous, Monsieur Harvant, il ne faudra pas faire faire un long crochet à votre voiture.

— Soit, murmura Harvant vaincu par tant d'assurance, et il pensa : je lui dois bien cela pour cette pierre lancée à propos, certain soir...

***

Déodat Miette avait raison : la rue était triste et déserte, son sol détrempé par les pluies, fondant littéralement en boue.

Harvant avait garé son auto au tournant du coin et suivait son étrange recrue tout au long d'un étroit trottoir.

Il remarqua que la rue ne comportait que des arrière-façades, des portes de remises qui ne devaient pas s'ouvrir souvent et quelques maisons décrépites, que des écriteaux jaunes annonçaient comme étant à louer.

Au bout de trois ou quatre minutes ils avaient traversé complètement la vilaine rue et débouchaient sur le gravier d'un affreux petit square aux arbres rabougris.

— Eh bien, demanda Harvant goguenard, et votre affaire, où est-elle ?

— Comment ? s'étonna Déodat, vous n'avez pas vu... ?

— Vu quoi ? grogna le journaliste, j'ai vu les façades horriblement vieilles et sales de quelques maisons à louer...

— Il y en a cinq exactement, affirma le jeune homme, dont quatre seulement portent un écriteau qui les met à louer, comprenez-vous ?

Harvant haussa les épaules, il commençait à regretter de s'être si ridiculement engagé danc cette histoire de nourrice.

Déodat Miette ne sembla pas s'apercevoir de son mécontentement et continua sur un mode persuasif :

— Pourtant elles sont à louer toutes les cinq, mais l'écriteau de l'une d'elles a été enlevé.

— C'est qu'elle a trouvé un locataire, opina Harvant.

L'étudiant lui jeta un regard de reproche.

— Pourtant je vous ai vu regarder les pancartes

jaunes, dit-il, et vous avez dû faire comme moi la remarque que les cinq maisons sont offertes en location au même prix...

— Les cinq ? Alors que seulement quatre portent encore l'affiche ?

— Pardon, celle du cinquième immeuble a été arrachée avec tellement peu de soin, qu'un coin du papier est resté collé à la vitre, juste celui qui porte le prix, d'ailleurs égal à celui des autres C'est très important, voyez-vous ! La maison que vous croyez louée est bien la plus sale, la plus en ruine, la moins habitable de toutes !

Malgré tout, le chef de « Six Heures » commençait à sentir son intérêt s'éveiller; il se contenta d'approuver de la tête.

Brusquement, l'aspirant reporter le saisit par le bras et l'entraîna presque de force dans le square.

— Ne restons pas là, murmura-t-il d'un air angoissé, d'ici nous sommes en plein dans la trajectoire. Il est très fort, vous savez ?

Pour le coup, Harvant se départit de toute sa réserve.

— Voyons, Miette, dites-moi franchement où vous voulez en venir ?

Déodat prit un air perplexe.

— Je crains que l'affaire de la rue de la Croix de Pierre ne fait que commencer, surtout si personne n'intervient. Quel malheur... ?

— De quel malheur voulez-vous parler ?

Déodat leva des yeux tristes de chien battu sur le journaliste.

— Je crains fort qu'il me faudra retourner encore un peu à l'école, et que ma démarche ait été trop pré-

coce. Je viens de me rendre compte, Monsieur Harvant, que je ne pourrai jamais mettre sur papier tout ce que j'aurais à dire... Ah, malheur à moi ! Mes professeurs me l'ont bien dit : le style, la grammaire et Déodat Miette ne sont pas passés par une même porte !

— Trêve de balivernes ! ordonna Harvant, dites-moi ce que vous avez à dire, et pour le moment je me charge du reste.

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux du jeune homme.

— Je pense qu'*il* ne regarde plus par la lucarne et qu'*il* croit que nous sommes de simples passants qui ont continué leur route, murmura-t-il.

— Il ? De qui voulez-vous parler ?

— Mais de l'assassin, parbleu !

Harvant, vaincu une deuxième fois, baissa la tête et, avec une certaine aigreur, se sentit inapte à comprendre, mais Déodat lui fit signe de se glisser en même temps que lui derrière une haie de conifères nains, qui les dissimulait passablement.

— Voyez-vous ce petit belvédère qui surmonte l'arrière-façade de la maison d'en face ? Il appartient à une maison de maître de la rue parallèle, et je sais qui y habite : le major Bargousse.

— Bargousse le fou ? s'écria Harvant.

— Il est fou ? s'exclama Déodat, c'est ma foi fort possible; en tout cas, il est d'une belle force au javelot ! Ah, si je pouvais écrire tout cela, mais je ne le puis... Qu'importe, vous le ferez pour moi, si vous le voulez. Mais voici toute l'histoire.

Il regarda d'un œil soupçonneux le belvédère et grogna d'aise en voyant la lucarne ronde obturée par un volet.

— Hier je passais par ce square et je regardais les arbres. J'aime beaucoup les arbres, il faut que je vous le dise. Mon regard tombe sur l'orme que voici : dans son tronc bâillait une fine encoche. Je me révolte toujours quand je vois des malappris entailler les arbres, je voulus panser cette blessure avec un peu de sable et de l'eau. Que vois-je ? Dans l'entaille se trouvait coincé un petit bout d'étoffe. Je le retirai, car il était étrange : il était composé de fins fils de toile blanche, de peluches de laine et enfin d'un peu de rubber léger. J'examinai l'encoche, et je me trouve soudain en pays de connaissance : elle avait été faite par la pointe d'un javelot très lourd, dont le jet avait été dirigé de haut en bas... Je regarde les alentours et je me rends aussitôt compte que l'arme n'a pu être jetée que du haut de ce belvédère... Et d'un ! Je reprends les lambeaux d'étoffe en main et je me mets à trembler très fort : ils étaient souillés de sang. Alors je me dis : un homme a été cloué contre cet arbre à l'aide d'un lourd javelot lancé d'une main sûre, et le fer a entraîné ces brins d'étoffe dans l'encoche de l'arbre. La victime a été frappée dans le dos, car parmi les fils de fine toile, j'en trouve deux de soie bleue qui ont dû appartenir à une cravate. On ne porte pas une cravate dans le dos, n'est-ce pas ? Par conséquent, le malheureux a été cloué par la poitrine à l'arbre. Il doit avoir été tué sur le coup, car la fente dans le bois se trouve à peu près à la hauteur du cœur d'un homme de taille moyenne. Maintenant je sais où s'est trouvé l'assassin, sans doute où il habite. Du mort je ne sais qu'une chose, c'est qu'il portait un léger imperméable, un veston de laine, une chemise de fine toile blanche et une cravate de soie bleue. Mais où se trouve le cadavre ? Je traverse la rue de la Croix de Pierre et je ne découvre rien de

spécial. Mais ce matin, très tôt, je refais le même chemin, et je vois que l'écriteau de location a disparu. Qui donc a pu entrer dans un de ces taudis où, c'est bien facile de s'en rendre compte, personne n'est venu depuis des mois ? Et alors pourquoi l'affiche est-elle enlevée ? Sans doute pour qu'aucun amateur ne se présente !

Déodat reprit haleine et continua d'argumenter avec fièvre :

— Il est évident qu'un pareil subterfuge ne peut tenir longtemps, il s'est donc simplement agi de détourner les visiteurs éventuels pendant un temps relativement court. Celui qu'il faut pour faire disparaître un cadavre qu'on aurait caché à cet endroit !

Il conclut avec un accent de triomphe :

— Le cadavre d'un homme, vêtu d'un imperméable et portant une cravate de soie bleue, et tué par un coup de javelot, se trouve dans la maison de la rue de la Croix de Pierre.

***

Les événements donnèrent pleinement raison à Déodat Miette.

On découvrit la dépouille du malheureux dans l'arrière-cave du taudis, où Bargousse, le dément, l'avait dissimulée.

L'assassin échappa à la justice des hommes, car on l'interna.

Mais Déodat Miette ne put écrire les articles sensationnels qui firent que pendant une semaine, on s'arracha les diverses éditions quotidiennes de «Six Heures».

Avec un peu de tristesse, il retourna au Collège St-Grégoire après les vacances.

Il pioche ses classiques...

CLAUDE SEIGNOLLE

On accuse souvent le Diable des erreurs commises par les hommes. Heureusement, le Diable a bon dos, semble-t-il. Quoi qu'il en soit, sa carrière n'en paraît nullement compromise.

L'HOMME QUI NE POUVAIT MOURIR

Il arrive souvent que l'on prête trop au Diable.

Oui... J'entends encore les propos de ces villageois de Besse, en Auvergne, lorsque passait ce vieil homme ridé et agressif, qui, malgré son grand âge, allait sans répit d'un pas égal dans les quatre directions du pays.

J'étais très jeune; c'est loin, mais j'entends toujours les sarcasmes populaires.

— Ah! celui-là, où va-t-il encore cette fois ?

— On ne sera donc jamais tranquilles! Déjà, à l'époque du grand-père, il traînait ainsi ses guêtres partout chez les gens!... Le Diable ne le lâchera donc jamais!

— Allez donc!... Notre aïeule prétendait que du temps de sa propre aïeule il était déjà là, aussi vieux et aussi curieux de tout... Devinez, si vous le pouvez, l'âge de ce fouineur-là!... Quelle sorte de méchant pacte a-t-il signé ? Et qui sait si ce n'est pas au détriment de nous tous ?...

Voilà ce que tout un chacun pensait et disait.

Mais lui, indifférent, sans doute immunisé contre l'acide méchanceté collective, passait silencieux, s'arrêtait, reniflait et observait sévèrement le moindre détail des choses et des gens, plus qu'il ne s'en distrayait. Son âge ? Il n'en avait plus, ou trop. Il

vous aurait avoué le siècle, ou plus, qu'avec ce parchemin architanné, en guise de peau, c'était possible. Mais il le cachait comme une honte. Et triste avec ça... triste !

Tout ce qu'on racontait sur lui et son âge vertigineux, dû à une accointance avec le Diable, ne me surprenait nullement et, même, m'attirait parce que ma curiosité exigeait que j'aille au cœur de tous les secrets qui me frôlaient. Je savais, sans le savoir, que cet homme pouvait très bien être une sorte de légende vivante.

Le vieil homme logeait dans une cahute basse, en pierres plates : verrue collée au cimetière et alvéolée dans le mur épais. Il était difficile de le trouver au repos, même dans cette niche qu'un chien aurait refusée. Mais j'avais la patience avec moi ; si bien qu'un jour je réussis à l'y surprendre. Ses pieds dépassaient. Il dormait.

Je m'agenouillai et me penchai vers l'intérieur pour le contempler à la façon d'un miracle et d'une justice : le vieux Satan momifié, couché dans une sainte châsse de béatitude ! Il ronflait comme un bon vivant. Des mouches lui trottaient sur le visage et les mains. Sa fatigue était telle qu'il laissait faire ces petites garces d'agaceuses, il dormait toute la fatigue de l'humanité.

Maladroit, je heurtai son pied. Il se réveilla, mais, au lieu de me regarder tout de suite, il se tourna vers le fond de son trou et questionna le mur comme s'il était une personne.

— Que me voulez-vous encore ? dit-il d'une voix lasse.

— Pardon ! risquai-je alors, ramenant son regard vers moi, le coupable.

Il acheva de se redresser et, surpris que j'aie osé venir jusqu'à lui, là, dans cette presque tombe, il me jeta de décamper au plus vite. Je vis qu'il avait peur, non de moi, mais de *quelque chose*, parce qu'il regarda à nouveau le mur du cimetière, avec crainte cette fois.

— Va-t'en... va-t'en, me murmura-t-il au lieu de me le crier... Va-t'en ! *il va en venir un.*

Surpris, je fixai le mur à mon tour. Il était mi-ouvert par une fente aux lèvres moussues. On voyait tout le champ des morts, plein de croix mais vide.

— Va-t'en donc, maudit gars ! me jeta-t-il un peu plus fort, d'entre ses dents.

Si je ne partais pas, c'est que j'étais paralysé par la curiosité. Et, aussi, parce que je voyais bien que le vieil homme prêtait avant tout l'oreille à ce qui lui venait de par là-bas.

Alors, à mon tour, il me sembla percevoir un aigre bourdonnement ; des manières de plaintes et, dans mes oreilles, l'écho de syllabes hachées par des efforts désespérés... Si bien que l'image d'un Enfer proche me fut imposée et me mit dans l'épouvantement.

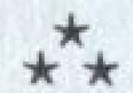
Mais j'écoutai malgré ma terreur et je crus comprendre quelque chose comme : « ... Va tout de suite... chez la petite-fille... de ma petite-fille... et tâche de savoir si son promis lui apportera le champ d'en bas... Va, et reviens vite me le dire... »

Je regardai avec toutes les forces de mes yeux. Il n'y avait personne nulle part. Personne d'autre que le vieil homme et moi.

Il se leva, volé de repos, et me dit avant de partir :

— Maintenant, tu sais, petit... *Ils* ne me laisseront jamais mourir. *Eux* sont morts, mais ils sont restés

curieux de ce qui continue à se passer chez eux... Tu ne savais peut-être pas que les défunts sont comme ça !... Je n'aurais jamais dû accepter leur proposition : voici deux siècles bientôt qu'ils prennent en charge ma part de mort afin que je reste vivant et sois *leur regard sur terre*...



Quand je pense qu'au village on le traitait de suppôt du Diable !

Allons donc !

Ce que les gens peuvent être ignorants !

Le Diable là-dessous ?

Que non : les hommes eux-mêmes.

CLAUDE DUMONT

Si vous avez le haut-le-cœur facile, ne lisez pas le conte de Claude Dumont.

Dans le cas contraire, allez-y! Mais de préférence, pas à l'heure du déjeuner.

LES LIMACES

à Claude Seignolle,
en témoignage de sympathie.

Le petit Joël avait huit ans lorsque, pour la première fois, devant ses petits camarades rassemblés autour de lui, il mastiqua consciencieusement une de ces grosses limaces, comme on en découvre sous les hautes herbes humides de l'été. On rapportait jusqu'au village que, insouciant du scandale et du dégoût qu'il suscitait sur son passage, il aimait à parier, aussi bien avec les enfants de son âge qu'avec les villageois complaisants, qu'il se faisait fort d'avaler, en les mâchant convenablement, autant de ces mollusques gastéropodes que de sous disponibles. On allait même quêter, auprès des riches fermiers du voisinage, quelque argent, pourtant fort rare, uniquement pour le plaisir sadique de voir le petit Joël chercher, dans les herbes grasses, la plus grosse de ces petites bêtes inoffensives et gluantes, et l'avaler sans qu'un seul de ses traits ne bougeât.

Joël avait une manière particulière, étant donné son jeune âge, de chasser la limace. Armé d'une légère baguette, il écartait avec un soin minutieux les herbes fraîches, encore emperlées de rosée. Parfois, elles

étaient nombreuses, traçant lentement leur sillon brillant parmi les petites pierres et la terre molle. Et alors qu'il s'apprêtait à en saisir une, Joël avait un mouvement de dédain. Il se relevait en haussant les épaules :

— Pas assez grosse, disait-il, et il partait en chasse dans une autre direction.

Très frustres, les gens du village ne l'en empêchaient nullement. Au contraire, certains avançaient l'idée que manger des limaces était un signe évident de bonne santé, que c'était un remède efficace contre l'asthme et toutes les maladies affectant les voies respiratoires. Et forts de cette idée, ils encourageaient le jeune garçon en lui donnant davantage d'argent. On rapporta même que, en une seule journée, il ingurgita plus d'une vingtaine de bestioles; et ce, sans même avoir la moindre indigestion; à tel point que, d'après certains, elles devenaient de plus en plus rares dans le pays.

Cet état de choses eût pu passer pour banal, si un jour de septembre, le gros Louis, l'enfant terrible du village, n'était venu proposer cent sous au petit Joël.

C'était un de ces jours de fine pluie, assez frais et humide, où on avait le plus de chances de chasser la limace. Le gros Louis avait longuement fait luire la pièce dans sa main :

— Combien peux-tu en manger pour ça ?

Le regard avide de Joël s'était fait plus vif. Il fixa longtemps la pièce brillante avant de déclarer :

— J'sais pas. J'vais essayer !

Et devant un Louis ébahi et écœuré, le petit Joël avait ingurgité plus d'une quarantaine de grosses limaces, bien rouges et bien gluantes. La chasse avait duré toute une matinée, Louis et Joël battant des

champs entiers d'herbes vertes, l'un cherchant et l'autre mangeant.

Ce repas écœurant avait-il rendu Joël malade ? Toujours est-il qu'il manifesta le désir de s'étendre dans l'herbe mouillée. Louis avait pourtant bien essayé de l'en dissuader. Mais en vain.

— Il fait trop frais, Joël, trop frais !

Louis était rentré seul au village. Ce n'est que très tard le soir qu'un fermier des environs, revenant de son travail aux champs, découvrit le corps immobile, toujours à la même place, allongé sur le ventre. On crut d'abord qu'il dormait. Mais les habitants du village durent se rendre à l'évidence : Joël était bien mort.

Et lorsque le médecin, mandé d'urgence, vint examiner le pauvre gamin, on constata, avec une indicible horreur, que le petit corps avait donné asile à une quantité énorme de grosses limaces, bien rouges et bien gluantes, grouillant insidieusement, cherchant le peu de chaleur que le petit corps voulait bien encore donner.

ANNE-MARIE LARRIVIERE

« Trouver la vraie solitude, c'est s'absenter de chez soi », dit Michaël Grayn.

Nous ne croyons pas qu'Anne-Marie Larrivière, mention d'honneur au Prix du Conte ATLANTA 1966, le contredise jamais.

LA FUGUE

La pièce s'engourdit de l'ombre qui se dilue. Le jour neigeux accroche sa blancheur fade aux surfaces polies : la vitrine qui perpétue les valeurs du souvenir, les cadres où sourit la candeur jaunie de deux visages amoureux.

Les reflets s'embuent ; les moulures s'estompent ; la conscience, comme une cigarette rongée par la braise, se rétrécit jusqu'à ce point d'incandescence où se consumme le passé et se déroulent les volutes de ses fantasmes.

Chaque jour lent comme un dimanche, avec ses mètres de festons, et, confusément, l'attente.

Après l'heureuse soumission, chaque heure suspendue dans l'attente.

Des années parasitaires de pensée, d'aspirations.

Toute une vie.

« Jeanne, ma mie, si nous prenions du champagne ? une demi-bouteille de champagne doux... Tu vois, si nous n'avions déjà le beaujolais, nous aurions dîné au champagne. Dis, tu te rappelles, avant la mobilisation ?... Ecoute, je vais aller la rendre, cette bouteille, l'échanger contre une grande. Mais si, allons, nous n'aurons plus si souvent l'occasion de faire des folies, va !

» Jeanne, ma mie, donne-moi le filet, c'est trop lourd pour toi, ma chérie.

» Il nous faut des gâteaux, Jeanne. Non, tu as raison, un seul gâteau, un grand que nous partagerons. Nous pourrions y planter des bougies ? Non, c'est vrai, à notre âge... Oh ! ça ne va pas être indigeste, tant de crème ? C'est vrai que nous n'aurons pas si souvent l'occasion...

» Tu as pris assez d'argent, Jeanne, au moins ? Nous aurons bien un peu de place pour du foie gras ; c'est encore raisonnable comme prix, je t'assure. Ah ! Cinquante ans de mariage, tu sais...

» Oh, Jeanne, regarde ! Les blouses ont de nouveau de longues manches floues comme celles que tu portais le jour où... Jeanne ?... Jeanne !... Vous n'avez pas vu ma femme ? Je ne comprends pas... Jeanne !

» ... C'est ma femme, Monsieur le Commissaire. Nous faisions nos courses tranquillement... 77 ans... Un manteau d'astrakan, une toque de feutre avec des violettes, et puis des bottines... La nuit va tomber. Elle a dû se perdre. Vous allez la retrouver, Monsieur le Commissaire ? Comprenez, demain ce sont nos noces d'or... »

Les deux courants de la foule se contrarient, s'interfèrent. Elle le suit, limitant son regard à son grand dos voûté. Ils ont ligué leur foulée traînante et leur pas trottinant pour déjouer le barrage des jeunes épaules vigoureuses, imposer à la cohue l'incertitude de leurs quatre-vingts ans proches, pour atteindre ce repli, leur maison, où leur complicité tendre chantera victoire dans un sourire.

Sur sa gauche, soudain, une brèche, un dégagement, une avancée qui va se rétracter, crever comme une bulle. Elle s'élance, se coule dans la fissure qui se referme, l'enserre d'un cocon de corps en mouvement exhalant dans l'air froid les fumerolles de leur combustion tiède. Elle ballotte mollement à leur cadence. Elle épouse les sinuosités de leur indécision. Elle se sent légère, comme une balle qui, échappant à sa trajectoire, deviendrait baudruche et flotterait, irrésolue, loin de la cible.

Mais, au-delà du fourreau mouvant des draps et des chevrons, elle pressent une échappée, un terre-plein que la vie caresse en échos. Elle s'y rend, à coups de coude sémillants, dans la seule mémoire du présent givré et l'attente imprécise de sa continuité.

Tangible, inaltérable, le présent se modèle entre ses mains comme une boulette de pain ronde, lisse, qui s'étire sous les doigts en bâtonnets, en filaments, se rassemble en un galet grumeleux, se tasse, se polit.

L'allégresse en elle clignote du scintillement alternatif de ses ellipses lumineuses : indépendance, vacuité, éventualité exaltante d'avoir à disposer de soi. Et toutes les audaces. Par exemple, enjamber les arceaux, un pied, bien à plat, et l'autre ; trouver l'aplomb sur la pierre moite ; marteler du poing la glace naissante qui résiste... et crève ! et mord l'eau !

« Si Emile me voyait... »

Qu'est-ce que c'est ? Ce ternissement, cette matité ? Cet uniforme qui la surprend, elle, dans ces jeux d'enfants...

« Je vous en supplie, Monsieur le Commissaire, ne dites rien à Emile... Il y avait tellement de monde. Alors, je ne sais pas, une ouverture, tout d'un coup, c'était tentant. Vous comprenez, Monsieur le Commissaire, on rêve, on rêve et on finit par faire des bêtises... Il aurait trop de peine. Nous ne nous sommes jamais quittés, pas un seul jour, sauf pendant la guerre. Dites-lui que je me suis perdue, que... J'ai eu tellement envie d'être seule. »

CLARK DARLTON

Après des auteurs d'expressions française, italienne et espagnole, voici enfin un écrivain allemand. Autrichien, pour être plus précis.

LES ROBOTS SONT INFAILLIBLES

Le directeur de l'usine de machines-outils étudia le modèle de robot-calculateur, posé sur son bureau. Il évaluait mentalement toutes les économies qu'un tel appareil lui permettrait de réaliser: ne venait-il pas, en quelques secondes, d'établir la fiche de paye de tout le personnel, en tenant compte aussi bien du montant des assurances que des primes à la production ? Un travail qui eût pris trois jours à l'équipe du service de la comptabilité.

— « Eh bien !... », commença le directeur, en se demandant sous quel angle aborder la question de la remise qu'il espérait bien obtenir; ils n'avaient pas encore discuté du prix. « Je suppose que cet appareil est très coûteux. Trop, peut-être, car nous nous trouvons dans une passe difficile, qui nous oblige à nous restreindre. Quoique... une telle calculatrice a certainement ses avantages ». Il s'interrompit, comme cherchant une inspiration au plafond. « Elle nous serait sans doute utile... »

Igor Ivanovitsch Kosselow secoua énergiquement la tête.

— « Vous vous trompez, camarade Directeur. Si vous considérez la remarquable efficacité de notre robot, vous admettrez qu'il est réellement très bon marché ! Vous pourrez employer le personnel, dont il effectuera l'ouvrage, à d'autres postes: votre productivité s'en accroîtra d'autant. Pour cinq mille roubles, c'est donné ! »

Le camarade directeur lui jeta un regard méfiant.

— « Ce robot est-il vraiment infaillible ? »

— « Un robot, par essence, est toujours infaillible, camarade Directeur. Un robot ne se trompe jamais. Ne risquant plus la moindre erreur dans votre comptabilité, vous vous épargnerez, grâce à lui, aussi bien les réclamations éventuelles que les contrôles ultérieurs; d'où gain appréciable et de temps et d'argent. Fournissez à notre robot des chiffres exacts, et sa réponse ne pourra qu'être exacte. Soyez pleinement rassuré sur ce point !»

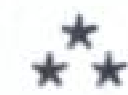
— « Votre firme le garantit, camarade Kosselow ? »

— « Mais naturellement ! Le gouvernement lui-même préconise l'emploi de notre calculatrice ».

La décision du directeur était déjà prise depuis longtemps. Mais il feignait encore d'hésiter.

— « Notre firme, insista Kosselow, vous accorde une garantie de cinq ans: un délai honnête, il me semble, camarade Directeur, pour que vous testiez à loisir notre *Robomax!* Si nous n'étions absolument sûrs de ses qualités, nous ne saurions envisager de telles conditions ! »

Le directeur acheta le *Robomax*.



Quelques minutes plus tard, Igor se retrouvait dans la rue. Il pouvait être, à juste titre, content de lui : il avait, dans sa journée, vendu quatre calculatrices. La commission qu'il toucherait lui assurerait bien deux ou trois semaines d'une existence sans souci.

Igor Ivanovitsch Kosselow avait vingt-huit ans. Il avait fréquenté une excellente école et se destinait aux hautes études commerciales. Jugeant bientôt la matière trop aride, il passa aux sciences politiques; mais ce fut un échec. Kosselow avait l'esprit vif et la tête chaude. Il commit l'erreur d'afficher trop souvent et de défendre des opinions tenues pour subversives. Le résultat ne se fit pas attendre: pour avoir critiqué trop vivement le nouveau plan quinquennal, il fut prié sans ambages d'avoir à quitter l'Université. Igor apprit ainsi, à ses dépens, que le silence est d'or...

Il tâta ensuite de diverses professions, qui ne lui plurent guère, jusqu'au jour où il fut engagé par la firme construisant les *Robomax*. Ce travail de représentation convenait à son caractère, et il était, ce qui ne gâtait rien, bien payé.

Igor jeta un coup d'œil à sa montre. Deux heures de l'après-midi. Il n'était pas loin de son domicile et décida de s'accorder une sieste bien gagnée.

Rentré chez lui, il mit son manteau dans l'armoire, sa veste sur le dossier d'une chaise. Un paquet de cigarettes entamé traînait sur le bureau. Il en prit une et l'alluma, avant de s'étendre sur le divan.

Igor ferma les yeux et, la cigarette - une *papyrossi* à long embout de carton - au coin des lèvres, récapitula sa journée. Il avait, le matin, vendu trois appareils. Puis un quatrième, après le déjeuner, à cette fabrique de machines-outils... C'était une des habitudes du jeune homme que de passer ainsi ses faits et gestes en revue, et d'en établir un bilan.

Il avait maintenant une jolie somme à la banque et pourrait bientôt s'acheter une petite maison dans les faubourgs. Encore un peu de patience... Ce courtier

était pourtant un exploiteur ! songeait Igor. N'exigeait-il pas d'être réglé en espèces, sans consentir au moindre crédit ? Il l'avait bien répété trois fois, blessant le jeune homme dans son amour-propre : avait-il l'air d'un paresseux, incapable de payer rapidement ses dettes ?

Il écrasa sa cigarette. Il ferait mieux de moins fumer. Le tabac, d'ailleurs, est une sotte habitude...

Dans l'appartement à côté, une radio jouait en sourdine une musique monotone et berceuse.

Mais Igor se trompait. Ce n'était pas la radio qu'il entendait là...

Il sursauta; le téléphone sonnait. Il se leva, décrocha :

— « Kosselow, Electronique et... »

— « Ici, le directeur de la Banque Populaire Nationale, filiale Sept », dit une voix métallique.

— « Oh ! bonjour, camarade Marosch, répondit Igor. Etes-vous toujours satisfait de votre *Robomax* ? »

— « Veuillez passer à nos bureaux, reprit la voix. L'affaire est très grave : un chèque sans provision. Il nous faut la tirer au clair au plus vite ».

Igor ne savait plus que penser. Il connaissait bien le camarade Marosch. Pourquoi celui-ci prenait-il soudain ce ton froidement officiel, alors qu'ils avaient, par le passé, bu ensemble plus d'un verre de vodka ? Quant au chèque... De quoi, diable, s'agissait-il ? Igor Ivanovitsch Kosselow, toutefois, n'aimait pas discuter au téléphone.

— « Très bien, dit-il. J'arrive immédiatement ».

Il raccrocha, sans attendre la réponse. Devrait-il se montrer poli envers Marosch, qui l'était si peu ? Quelle

mouche avait piqué le directeur ? Igor n'y comprenait rien.

Il comprit bientôt moins encore; d'autres surprises l'attendaient.

La rue, très animée d'habitude à cette heure, était presque déserte. Puis une voiture le croisa, silencieuse, comme si elle glissait sur un coussin d'air. Igor n'en crut pas ses yeux : la voiture, effectivement, flottait à faible distance au-dessus du sol.

Igor se passa la main sur le front. Il n'avait rien bu, pourtant... Il devait avoir la berlue.

Igor Ivanovitsch, entrant à la Banque Populaire Nationale, resta figé sur place. Il croyait connaître tous les employés, derrière les guichets. Mais pas ceux-là.

Et pour cause !

Ce n'était pas des hommes, mais des robots.

Deux d'entre eux se placèrent entre la porte et lui. Un troisième demanda :

— « Vous vous nommez Igor Ivanovitsch Kosselow. Vous avez récemment vendu un *Robomax* à la banque. Est-ce bien exact ? »

Igor, stupéfait, acquiesça.

— « J'ai conclu l'affaire avec le camarade Marosch en personne », dit-il, en reculant d'un pas. Les deux robots l'empoignèrent.

— «Qu'est-ce que cela signifie ?» cria Igor, furieux. « Comment osez-vous ?... Et qu'est devenu l'ancien personnel ? »

— « Je ne connais pas de camarade Marosch », dit le premier robot. Je suis le directeur de cette banque. Vous avez tiré un chèque. Pour une somme très élevée. Ignorez-vous qu'elle dépassait de beaucoup votre avoir ?

— « Quoi ? Un chèque ? Ah ! oui, hier, j'en ai bien tiré un. De deux cents roubles. Mais j'en ai au moins huit mille en dépôt ici !»

— « Vous avez établi ce chèque, en effet. Pour la somme susdite. Quant au montant de votre compte, il s'élève à cent roubles. Pas davantage. Ce relevé le prouve ».

— « J'ai mal entendu ! », s'exclama Igor, en essayant d'échapper à l'étreinte des deux robots. « Mais lâchez-moi donc, enfin ! Que se passe-t-il ? Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût ! »

Le « directeur » ne se dérida pas.

— « Les robots ne plaisantent jamais. Vous devriez le savoir. Veuillez contrôler ce relevé ».

Igor fixa le papier qu'on lui présentait. Il avait bel et bien un découvert de cent roubles à la banque.

— « Impossible ! protesta-t-il. Je connais le montant de mes économies ».

— « *Robomax* a effectué ces calculs, dit le « directeur ». Et *Robomax* est infaillible. Vous l'avez garanti vous-même. »

Igor avait l'impression d'avoir reçu un bon coup sur le crâne...

— « *Robomax* ne peut se tromper, concéda-t-il. Mais je ne me trompe pas, moi non plus. J'exige une vérification. Il doit s'agir d'une erreur, qui s'expliquera facilement ».

— « Mettriez-vous en doute l'infaillibilité de *Robomax* ? »

Igor hocha rageusement la tête.

— « Une telle évenutalité est exclue, trancha le « directeur ». Vous avez, sciemment, émis un chèque

sans provision. Vous serez châtié en conséquence. Emmenez-le ! »

Dehors, le soleil brillait. Une paisible après-midi tirait à sa fin. Et, de nouveau, Igor constata les anomalies de la scène : pas un humain n'était en vue. Pas un homme, pas une femme, pas un enfant. Rien que des robots. « Suis-je fou ? », songeait le jeune homme. Ses deux gardiens le poussèrent dans une voiture et branchèrent le pilotage automatique, pour le conduire à la prison, un immense immeuble gris, de construction ancienne. Le palais de justice se dressait à côté.

Ils l'enfermèrent dans une cellule.

Igor Ivanovitsch se retrouva seul, complètement désemparé. Il ne savait plus que penser. Quelqu'un s'amusait-il à ses dépens ? Lui aurait-on tendu un piège ? Il chassa vite cette idée : il n'avait pas d'ennemis. De plus, d'où sortaient ces robots ? Et qu'étaient devenus les humains ? Toute une société ne peut se transformer ainsi, d'une heure à l'autre !

Le jour suivant, des robots le menèrent au tribunal. Igor, bien qu'il s'y attendît, sursauta à la vue des juges : c'était également des robots.

— « Igor Ivanovitsch Kosselow, dit l'un d'eux, vous connaissez l'accusation portée contre vous ».

— « Oui », dit Igor, en se demandant s'il devait ajouter : « Votre Honneur ». Mais dit-on « Votre Honneur » à un robot ?

— « Coupable ou non coupable ? »

— « Non coupable ».

— « Les preuves sont accablantes. Vous avez tiré un chèque sans provision. *Robomax* est infaillible : le crime est donc certain. Je vous condamne à mort. Vous serez fusillé demain ».

Ils le ramenèrent directement dans sa cellule.

Igor commençait à douter de sa raison. Ou de celle du monde entier.

La nuit tomba. L'étroite fenêtre, au ras du plafond, s'obscurcit. Une obscurité qui, pour Igor, serait bientôt éternelle. Le jeune homme, sur le bat-flanc, se tournait et se retournait sans repos, s'épuisant à chercher une introuvable explication.

Que faire ? Il ne pouvait qu'attendre.

Demain, peut-être, il y aurait un coup de théâtre, et le cauchemar se dissiperait. Mais, pour l'instant, son malheur n'était que trop réel. Aussi réel que la sombre cellule, que les planches rugueuses du bat-flanc...

A l'aube, les perplexités d'Igor avaient fait place au désespoir, et le désespoir à la fureur.

Il était décidé à vendre chèrement sa vie.

Mais ils vinrent à trois. Trois robots. Ils le maîtrisèrent, en dépit de sa farouche résistance, et le traînèrent, le long des corridors, jusqu'à une grande cour.

Le soleil brillait, clair et chaud. Le mur, au fond de la cour, portait la trace de balles innombrables.

Igor Ivanovitsch Kosselow, d'un dernier effort, voulut se défendre. Un des robots l'abattit d'un coup de crosse.

Ils attendirent qu'il revînt à lui. Ils l'appuyèrent alors contre le mur.

Une salve crépita.

Et maintenant, cher lecteur, vous croyez sans doute avoir deviné la fin logique de cette histoire : Igor Ivanovitsch va s'éveiller de sa sieste et constater, avec un soupir de soulagement, que tout n'était qu'un mauvais rêve.

Mais Igor Ivanovitsch ne s'éveilla pas. Car il était mort. Bel et bien.

Par le passé, Igor s'était souvent demandé qui pouvait être son voisin de palier. Il ne le voyait que rarement : l'homme se confinait chez lui. Un jour, que la porte était entrouverte, il avait aperçu comme un laboratoire encombré d'appareils électroniques, dont il ne s'expliqua pas l'usage.

Son voisin se livrait à des expériences sur le temps. Ou, du moins, tentait de s'y livrer. Car elles se soldaient toutes, jusqu'ici, par des échecs.

Mais cette après-midi-là, comme Igor s'allongeait paresseusement sur son divan, l'homme fit une nouvelle tentative. Elle réussit.

Qui était cet homme ? Son nom n'a pas d'importance. Il ne fut que l'instrument du destin, et le responsable de la disparition d'Igor Ivanovitsch Kosselow, qui devait demeurer toujours inexpliquée.

Un espoir obstiné animait l'inventeur : la machine, qu'il avait construite avec tant d'amour, allait enfin fonctionner ! Il ne savait pas très bien comment, toutefois.

Tout à ses recherches, il fit preuve d'une coupable imprudence, en dirigeant la lentille de l'appareil sur la cloison de sa chambre. Le rayon temporel la traversa en se jouant, tandis que, juste derrière, notre héros s'abandonnait aux délices d'une sieste bien méritée.

Un héros malchanceux, il faut l'avouer.

La machine ne voyageait que dans le temps. Pas dans l'espace. Elle saisit Igor (à l'instant exact où

il s'endormait sur son divan) dans sa zone d'influence et le projeta deux mille ans dans l'avenir.

Mais la machine était incapable - et c'est là le point décisif - de différencier le rêve de la réalité.

Elle le projeta dans un avenir conforme à son rêve. Igor rêvait de robots et d'une banque, où son compte se trouvait à découvert.

La machine l'envoya donc dans cet avenir onirique et féroce, où l'on punissait de mort le crime de tirer un chèque sans provision.

Un héros malchanceux, cet Igor, je l'ai déjà dit.

Si son voisin, le constructeur du chronoscaphe, avait deviné sa mésaventure, il aurait pu, sans grand mal, le rappeler dans le présent. Si...

Cette histoire comporte, d'ailleurs, un autre et dernier « si ».

Si le jeune homme, dans sa prison, s'était endormi et avait rêvé - et, cette fois, du monde réel d'où il venait - la machine, qui le tenait toujours sous son rayonnement, l'aurait ramené d'elle-même, sain et sauf, à son époque.

Eh ! oui... « Si ».

Qui peut se vanter, toutefois, de diriger ses rêves à son gré ?

Même lorsqu'il s'agit (mais comment Igor l'aurait-il soupçonné ?) d'une question de vie ou de mort ?

Titre original : « Roboter irren nie » Traduit de l'allemand par Jacqueline H. Osterrath.

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL MAI-JUIN 1967

QUATRIEME ANNEE N° 9

SOMMAIRE

Couverture de Marcel Landrain

JACQUES FERRON

L'insolite se trouve partout, particulièrement dans notre tête. Vous n'en douterez plus après lecture de ce conte.

LA MEME

Mémé est dans son fauteuil, comme toujours. Il est grand, son fauteuil, et tout droit.

Elle s'y encastre bien, aussi insensible et raide que lui.

C'est presque comme d'habitude. Mais il y a cette chose...

Il fait noir.

De dessous ma table, je ne vois pas le haut des meubles. C'est bête ce qu'il y a en hauteur, près du plafond. Par terre, tout près, alors c'est... Alors, c'est important !

Et puis on voit les rideaux, épais comme des murs, immobiles, avec leurs grandes taches brunes, les torsades des meubles d'ébène qui montent, grands serpents noirs qui vont au ciel. Comme tous les serpents.

Le rebord, ça coupe tout en deux. Grand-mère, je lui vois d'abord ses chaussons de peluche. A côté, tout près de son pied avec une bosse dessus, se trouve la seule chose qui ne soit pas noire : une plante qui a d'étranges et grandes feuilles vertes, toutes découpées. Elle a une fleur tous les dix ans, à ce qu'on dit, une fleur rouge. Elle monte aussi, la plante. Pourquoi n'y a-t-il que nous qui restions à terre ? La plante, d'ailleurs, elle ne peut pas monter seule non plus. Alors, comme ils restent éternellement l'un près de l'autre,

la plante s'entortille autour du fauteuil, pour se perdre on ne sait où.

Des fois, je lui dis, à grand-mère :

— Ta plante, elle grandit, tu sais !

La mémé ne bouge pas, elle. Jamais. C'est même Bargerie qui vient faire sa toilette. Avant, elle couchait la mémé dans le grand lit, au fond. Maintenant, elle dit :

— La vieille, elle est trop raide, et ça lui donne un point de côté quand on la soulève.

Alors, elle la laisse dans son fauteuil percé tout le temps, et le temps, c'est long quand tout est sombre dans une maison sombre, avec un balancier en cuivre qui cogne dans un coin. Un qui remue. c'est Epi, le corbeau, qui est mon ami et qui criaille des fois, parce que je lui dis tout bas qu'il est fou. Alors il me regarde de loin. Il boude.

La Bargerie, on ne l'aime pas. Elle est grosse et rouge. Elle fait du jour quand on est tranquille. Elle crie.

— Cette vieille hypocrite, dit-elle à la mémé, elle me voit, elle m'entend, mais ça ne ferait pas un effort pour m'aider, non rien !

Et quand elle la nettoye, elle lui dit d'autres mots, plus bas. Ça siffle !

La mémé, elle ne dit rien, elle ne fait rien, mais elle a un air qu'il faut connaître pour savoir qu'elle comprend tout.

Quand j'avance un peu, mon regard monte le long de sa robe noire, se pose sur le fauteuil où ses mains se crispent sur le bois sombre. Plus haut que le fichu croisé sur son squelette, j'aperçois son menton crochu, plein de traits.

Mais je ne regarde pas plus haut. Ses yeux me font peur.

Après, la Bargerie, elle fait manger sa bouillie à grand-mère, très vite. Pour moi, c'est sur la table : un grand bol de choses froides. Des fois, je mange, des fois pas. Alors la bonne femme, elle dit :

— T'en veux pas, hein ? Hein ? ...

Et je recule.

Souvent, avant de partir, elle mange ce qu'il y a dans mon bol. Parce qu'il fait froid ou chaud, et qu'il faut nettoyer la vaisselle. Des fois, Epi se dispute avec la Bargerie pour manger aussi. Je me cache pour rire sous ma table. Maintenant, Epi, il n'en veut plus du bol; il a bien vu que je crachais dedans.

La Bargerie, quand elle a mangé, elle est mieux. Elle me parle :

— Tu ne serais pas mieux au cimetière, avec elle, hein ?

Pour sûr, le cimentière, c'est si beau !

Mais elle me dit :

— Et puis ce n'est pas mes oignons, du moment qu'on me paye...

Voilà. C'est tout le temps comme ça. Sauf aujourd'hui.

C'est parce que la Bargerie a regardé le grand portrait de la *dame blanche*. Je la regarde souvent, moi aussi, elle est si belle!

Mais la méchante, elle la regarde autrement. Cette fois, plus longtemps que d'habitude. Il paraît que c'est la mémé, autrefois, quand elle était jeune. Mais ce n'est pas croyable, non ! Elle est trop claire, la dame, et la mémé, elle est noire.

La mère Bargerie, qu'est si grosse, ça lui a chauffé

le sang de voir la dame. Elle l'a drôlement lavée, la mémé, et secouée. Elle ronchonnait :

— Maintenant, c'est moi qui dois te nettoyer, à cause de l'argent. Faire la bonne pour toi ! Moi, j'étais mieux que toi, dans le temps, plus belle... Saleté, va !

Oui, j'ai bien entendu. Elle disait :

— Saleté !

Et puis :

— Mais moi aussi, je l'ai eu. Et d'autres après moi. T'as été... t'as été... Tiens, je vais te le dire...

Et elle l'a dit tout bas.

Alors il s'est passé quelque chose de terrible. La mémé, elle n'a pas bougé. Pas elle, mais ses yeux !

L'autre, elle était à genoux pour mettre les chaussons, elle ricanait. Elle disait :

— Tu entends ? Si j'étais sûre que t'entends !

J'ai failli crier. Les yeux à la mémé brillaient, brillaient. Comme si quelqu'un regardait par là pour la première fois. Sûrement, il va se passer encore quelque chose ! me suis-je dit. Et ça c'est passé, doucement. La Bargerie, elle jacassait méchament sans lever la tête.

Les deux mains de la mémé ont quitté l'accoudoir. Toutes raides, elles se sont levées d'abord et puis lentement..., lentement..., elles se sont abaissées... Ses mains ! Un temps, elles sont apparues dans un rayon de lumière, avec leurs doigts déformés. C'était comme des morceaux de bois gris, torturé, avec beaucoup de nœuds.

Je sais pas si j'aurais pu crier. Mais j'ai pas essayé.

Quand la Bargerie, elle a eu ces deux mains dures autour du cou, elle a été surprise, drôlement. Elle a

levé la tête, elle a vu la mémé penchée sur elle avec un air...

J'ai frappé dans mes mains : — « Bravo » ! La Bargerie a ouvert une bouche toute grande, mais y a pas eu un cri. Elle a voulu se lever. C'est qu'elle était costaude... Bernique ! Elle a essayé encore de se débarrasser de ses mains de bois qui lui serraient la gorge.

Tout ça..., ça a duré un temps... La Bargerie, elle avait une grosse langue... — ça je m'en serais douté ! — et puis elle devenait violette.

J'avais envie de crier à sa place. Je serrais fort le pied de la table. Pourvu qu'elle ne lâche pas, la grand-mère. Mais non ! La grosse femme est tombée, toute molle...

La mémé a enlevé doucement ses mains grises qu'avaient maintenant une espèce de reflet vert. Puis elle est retombée dans son fauteuil, comme avant, presque. Y avait une main pendante, c'est tout.

J'ai attendu longtemps. Mais plus personne ne bougeait. Alors Epi est devenu furieux. Comme un fou, il a cogné sur le crâne de la mémé. Ça faisait toc toc toc toc, comme sur un coffre vide. J'avais envie de rire, pourtant je n'étais pas content. « Epi, c'est la mémé ! »

Mais le corbeau, y faisait toujours toc toc toc comme pour rentrer dans la tête de la grand-mère, et puis il s'est sauvé en criant.

Il avait fait un trou dans le crâne, et d'un seul coup est sorti une grande fleur rouge.

La mémé avait fleuri.

PIERRE BRANDS

Devoir détruire ce qu'on adore pour l'obtenir, voilà certes un thème que ne renierait pas Shakespeare lui-même.

LA PASSION DE BERNARD PERIS

C'est fini, plus rien ne me sauvera.
Dans la nuit qui se referme, je revis mon cauchemar.



Véronique est morte, Morte !

Ma Véronique... Dis-moi quelque chose. Non, *Il* ne ne permettrait pas. Ce n'est pas possible !

Jean Négatit sanglotait, mais Véronique ne bougeait pas.

Ses yeux s'étaient fermés pour toujours, jamais plus il ne verrait ses jolies dents, ses beaux grands sourires.

L'homme s'agenouilla et pria.

Croyait-il la ressusciter à l'aide de ces litanies toutes faites que l'on récite aux grandes occasions seulement ?

Pauvre mortel !

Ce matin-là, Jean n'en croyait pas ses yeux, la main de Véronique reposait sur son épaule, une main déjà froide et raide.

Lorsqu'il se rendit compte de son malheur, il poussa des hurlements.

Rien n'y fit.

La belle Véronique était morte.

Après les formalités d'usage, il avait appelé l'entrepreneur des pompes funèbres. Celui-ci fit diligence; une heure plus tard, il prenait les mesures pour le cercueil.

Les deux jours suivants semblèrent infernaux au pauvre Négatit; il avait pleinement conscience du malheur, de la catastrophe qui s'abattait sur lui.

Plus jamais, il ne goûterait aux heures merveilleuses qu'il avait souvent vécues avec sa compagne, son épouse.

Le matin de l'enterrement, le village prit le deuil.

Une brume vaporeuse recouvrait tout.

Pour rendre le paysage un peu moins austère, il ne gelait plus, la température s'était légèrement adoucie. Déjà, le sol ruisselait de toutes parts.

Le corbillard arriva vers neuf heures.

Dans un crissement de cendres, un grincement d'essieux, parmi le souffle rauque des deux chevaux et les jurons de leur maître, le convoi funèbre s'acheminait lentement.

Peu après la levée du corps, la bière fut déposée délicatement à l'intérieur du véhicule entre d'énormes gerbes de fleurs.

Derrière l'attelage, Négatit, le visage inondé de larmes, suivait.

Personne d'autre ne participait au triste cortège, sauf un misérable et sinistre étranger, moi, Bernard Peris.

Roues dans la grasse argile, terre gluante aux semelles, hennissement des bêtes, tout prenait un aspect lugubre.

Nous avancions lentement, et malgré cela, nous venions déjà de dépasser l'entrée du cimetière, à peine fleuri.

La cérémonie ne traîna pas. Deux villageois travestis en croque-morts pour l'occasion s'affairèrent autour de la voiture noire.

Le cercueil fut rapidement déchargé et posé sur deux rondins de bois au-dessus du trou béant.

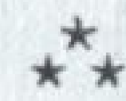
De la fosse s'exhalaient des remugles de pourriture.

Dans un raclement sinistre, les cales de bois sont enlevées, les deux préposés ont saisi les cordes, dernier lien entre la morte et le monde réel. Un long frottement de la paume contre le chanvre. C'est tout, Véronique est descendue.

Négatit a jeté la première poignée de terre, alors commence l'ouvrage du fossoyeur : il comble l'ouverture à grandes pelletées de terre, le travail avance bien; s'il a fini comme il le pense, Jules n'arrivera pas en retard pour la partie de cartes qu'il doit jouer contre Emile, le costaud du village.

Bientôt ne subsiste plus qu'une pierre tombale sur laquelle on peut lire : « Ci-gît ma fidèle épouse ». Seul témoignage du passage ici-bas d'un être qui fut aimé.

Un dernier regard, encore quelques fleurs déposées pieusement. C'est fini. Négatit s'éloigne.



Pourquoi suis-je là, moi, Bernard Peris ?

Aucun lien ne m'attachait à cet homme écrasé de douleur.

Assaillie par le remords, rongée par une souffrance indescriptible, mon âme se débat dans sa maudite prison.

Je suis venu rendre un ultime hommage à cette chère Véronique.

Des souvenirs me prennent d'assaut ; il y a deux semaines, j'ai vu Damnus.

Tout le monde connaît Damnus, mais ici au village, personne n'ose en parler, ils le craignent.

Damnus est un curieux personnage, d'une laideur repoussante, hideuse même.

Son visage engendre la peur, et ses traits bruts soulèvent la haine et conçoivent le dégoût dans le cœur des hommes.

Ses habits se fondent dans la nuit ; parfois, cela le rend invisible.

Sa taille est très grande, ses membres très longs, et ses doigts se terminent chacun par un ongle crochu, une griffe plutôt.

Ses yeux éjectent des flammes, ce feu ardent venu droit des enfers sème la terreur chez quiconque le fixe trop longuement.

Ce Damnus en question, je ne savais trop pourquoi, je l'avais pris pour « Celui qui avait été chassé d'en haut ».

Il n'y a que lui pour conclure des marchés comme il l'a fait avec moi.

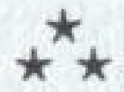
Dans un assourdissant bruit de tonnerre, il m'était apparu.

« Bernard, détruis la chose que tu aimes le plus ! En échange, le monde sera à tes pieds ».

J'étais si confus que, avant que j'aie pu réfléchir, le pacte était signé. Que n'aurais-je souhaité puisqu'elle m'avait quitté ! Il fallait bien une compensation.

Dans un flot d'étincelles, Damnus s'était effacé de mon décor.

C'est pour cette raison qu'à présent, Véronique repose sous six pieds de terre ; et le triste sire qui, debout devant sa tombe, ressassait ses pensées était responsable de son trépas.



Le vingt-trois avril 18..., la maison de couture Tiralo invita un très grand nombre de personnalités à son bal annuel.

Ce fut alors que tout commença.

Ah, quelle veine j'avais d'être l'ami de Tiralo !

Le pauvre étudiant en droit que j'étais à cette époque voyait dans ce bal une magnifique occasion de conquérir quelque cœur en mal d'amour.

Véronique, chère Véronique, comme tu fus aimante !

Une maîtresse attentionnée et une amante ardente sommeillaient en toi. Je vois encore ton merveilleux corps laiteux, ta petite tête blonde se penchant sur la mienne, tes lèvres grenat quémandant mille baisers.

Je me souviens de tes blanches épaules qui frissonnaient dès que je les touchais.

Pourquoi fallut-il que tu me quittes pour Jean ?

N'étais-tu pas heureuse avec moi ?

Les convives venaient d'entrer, et déjà, nous nous amusions comme des fous.

Il faut dire que lorsque les Tiralo invitaient, ils invitaient pour quelque chose. Tout n'était que faste et gaieté.

J'avais plus d'un succès féminin à mon actif, mais en voyant Véronique pour la première fois, je n'aurais pas pensé qu'avec elle...

Nous fûmes présentés lors du premier verre de champagne.

Cette fille au visage d'ange cachait un corps au tempérament de feu sous un voile de mousseline blanche.

Etait-ce voulu ? Elle renversa sa coupe. Sa robe de soirée fut complètement saccagée.

J'en profitai pour m'empresser auprès d'elle .

Je l'emmenai dans la chambre mise à ma disposition par Robert et la priai de réparer de son mieux les dommages causés à son vêtement.

Qu'avait-elle donc mijoté ? Sa figure s'anima d'un étrange sourire. Avait-elle remarqué mon trouble ?

Pour pallier à cet inconvénient, je me mis à genoux pour l'aider dans la mesure de mes moyens.

Que se passa-t-il ? Je ne sais.

Fut-ce un accident ?

La robe tomba, me dévoilant un corps splendide; une peau racée, douce, nacrée me frôla les lèvres.

Dès lors, j'agis en automate...

Un volcan dans l'âme, nous regagnâmes le salon en nous promettant de nous revoir bientôt.

Hélas ! notre bonheur ne dura que trois mois.

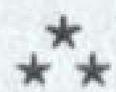
Un jour, elle partit comme elle était venue.

Aussi brusque avait été son apparition, aussi brutale fut son départ.

Pourquoi me quittes-tu ?

Les jours sans toi étaient comme des journées sans pain, mes nuits étaient peuplées de cauchemars, je ne connaissais plus de repos.

Il fallait que tu reviennes, je t'en suppliais .



La vision infernale n'était plus, Damnus était parti.

Seule trace de son passage dans ma demeure : une odeur de soufre. Je n'avais pu résister à la tentation.

Encore ébahi, je restai songeur et me remémorai les clauses de notre contrat.

Il m'avait dit de détruire ce que j'aimais le plus, et j'aurais enfin tout ce que mon cœur désirait.

Pas besoin de me poser la question pour savoir qui j'aimais, qui j'adorais.

L'effroi me glaçait les membres. Qu'avais-je fait, mon Dieu, qu'avais-je fait ?

Tant pis, j'avais trop souffert ! A ton tour, Véronique.

Dès cette heure, je n'eus de cesse que d'avoir trouvé la poule noire, chose indispensable si je voulais voir mes vœux se réaliser.

Un jour, cela arriva. Je revins tout fier chez moi avec, serrée contre mon cœur, une pauvre bête innocente qui avait eu le malheur d'être noire.

Comme il me l'avait été dit, j'égorgeai la poule, et dans son sang mélangé avec sept gouttes du mien, je fis baigner pendant sept heures ses trois plus belles plumes.

Après ces opérations, enfin prêt, je bus le philtre.

Je pouvais commencer mes envoûtements.

Afin que nul doute ne plane, je choisis une église pour lieu de mes exploits diaboliques.

Le miracle s'accomplit, Véronique était désormais vouée à une mort certaine, et cela, sans que l'on pût me menacer de la moindre preuve.

Il m'avait suffi de balbutier les formules secrètes à un quelconque moment du divin office pour voir mon œuvre s'accomplir.

J'avais choisi l'élévation.

Cette messe n'avançait même pas; devant moi se tenait Véronique; elle ne m'avait pas vu, je la foudroyais du regard; je l'adorais, et pourtant, elle allait mourir.

C'était l'élévation, les fidèles s'agenouillaient un peu mieux et baissaient pieusement les yeux, par respect pour le miracle de la transsubstantiation.

Tenant le calice des deux mains, le prêtre commençait sa litanie. Des paroles incompréhensibles jaillissaient de ses lèvres dévotes.

Le calice était maintenant tendu des deux bras, c'était le silence total.

Là-haut, dans la coupe, le vin se transformait en sang.

Puissamment, je récitai ma prière à l'ange des ténèbres.

Sous la voûte immense, par-dessus quelques toussotements, un murmure s'élevait, une plainte; tout étonné, on écoutait un cri, le peuple tremblait d'effroi à l'entente des hurlements qui sortaient d'une bouche convulsée. La bouche de Véronique.

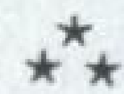
Elle se tordait, Véronique, elle souffrait, elle vacillait, tombait, renversait des chaises et restait évanouie au milieu d'une assistance horrifiée.

Elle fut portée au-dehors, un médecin l'examina, qui ne put se prononcer; il ne connaissait pas ce genre de mal.

Une semaine plus tard, elle mourait.

Jean Négatit la découvrit à son réveil, froide et merveilleusement jolie, étendue contre son flanc.

La fenêtre ouverte laissait passer une douce bise qui caressait de soyeux cheveux blonds.



Lentement, la nuit était tombée, le brouillard s'infiltre à nouveau à travers les tombes du vieux cimetière.

Là-bas, au village, Jules est encore vaincu, sûrement; comme toujours, le grand Emile aura eu tous les atouts à la main.

Tout à mes réflexions, je ne me rends pas tout de suite compte que, dans un rayon de lune, Damnus s'est matérialisé devant moi.

Il fait un geste, et un tremblement parcourt la pierre tombale de Véronique. Une fumée blanche s'en échappe et vient se déposer dans la main de Damnus.

Il part d'un immonde éclat de rire.

« L'âme de ton aimée », me dit-il.

Je frissonne de dégoût en réalisant pleinement l'horreur de mon acte.

Mon subconscient avait échangé l'âme de Véronique contre son corps, car le monde à mes pieds, c'était son corps près du mien.

Désormais, je suis sans doute un damné de la pire espèce.

Vision de Jugement dernier, je vois la pierre glisser et une ombre irréelle sortir du trou; avec stupeur, je constate qu'il n'y a plus de terre entre le socle de la tombe et le cercueil entrouvert que j'aperçois dans le fond.

Sortilèges et mille morts violentes, voilà qu'une forme vêtue de blanc m'apparaît peu à peu. Non, non, nooon!

C'est elle, c'est Véronique, ma Véronique ! Son teint redevient vermeil, ses yeux flamboient à nouveau de mille feux brûlants.

Elle s'approche, sa main glacée me touche, puis m'étreint le poignet. Sans presque remuer les lèvres, elle me murmure : « Viens, Viens ».

Sa force est terrible, et quand elle m'attire contre elle, une panique abominable me lacère le cœur, je voudrais hurler, aucun son ne glisse de ma gorge nouée.

Je supplie Damnus de me laisser, il me montre la sépulture de son index tordu et dit d'une voix fracassante : « Va ! »

Je tombe à genoux, Véronique me tire à elle, et nous basculons tous les deux dans la fosse. Comme par hasard, je me retrouve sur elle, ses bras m'enlacent, ses membres de glace m'enserrent, une bouche goulue se colle à mes lèvres, un relent de géhenne. Est-ce là ma Véronique ? Je ne puis le croire, et pourtant...

Ce corps naguère magnifique et affolant commence à se trémousser, je m'enflamme jusqu'à en oublier le mal dû à notre chute ; malgré mon épouvante, je la prends, elle, vouée à l'enfer.

Je me sens pétrifié devant tant d'audace et tant de surnaturel. Où donc est passé mon respect pour ceux de l'au-delà ?

Mes mains ne m'obéissent plus, elles s'approchent de son corps pour le caresser avec désespoir, une dernière fois.

Véronique devient violette, elle tremble toute, et au moment où mes sens éclatent, son corps maudit commence à se décomposer.

C'est dans le torrent de notre volupté qu'elle expire pour la seconde fois.

Moi, comme un fou, pratiquement soudé à cette créature diabolique, je continue à brasser un tas de pourriture.

Je respire de plus en plus difficilement, tant je suis suffoqué par ce qui m'arrive, et dans un frémissement total de mon esprit, je comprends que ma personne entière se refuse peu à peu au moindre mouvement.

Enfoui dans ce magna de chair sanguinolente, je puis encore apercevoir, grâce à un petit miroir tombé de ma poche, quelle sera mon atroce et horrible fin : au-dessus du monstre que je suis devenu, une main, baignée de lumière lunaire, repousse lentement, très lentement, le bloc de granit du socle.

RAOUL DE WARREN

Raoul de Warren, l'auteur du très beau roman « L'Enigme du Mort Vivant », est sans doute un des premiers parmi les écrivains du mystère.

LA PENDULE

Tic tac... Tic tac...

Seul le bruit monotone et insipide de la pendule se fait entendre dans la pièce privée de vie.

Tic tac...

Et les aiguilles soumises aux lois inflexibles d'une mécanique bien réglée se rejoignent à l'endroit rigoureusement prévu, puis se séparent à nouveau pour une nouvelle marche à la conquête d'une parcelle de temps.

Tic tac...

Il est 22 h. 25.

Le studio présente l'aspect le plus accueillant. Fauteuils profonds, tapis de haute laine, rayonnages garnis de livres, petites lampes de bureau diffusant une clarté très douce.

Mais il n'y a personne pour profiter de la chaleur agréable qui y règne, personne pour apprécier les délicats bibelots et les miniatures de maîtres accrochées aux murs, personne pour s'enfoncer dans le divan bas situé dans l'angle, face à la fenêtre, pour se plonger

dans un des romans qui traînent sur la table ou savourer un des cigares bien alignés dans la boîte ouverte posée sur la cheminée.

Personne...

Et pourtant cette pièce confortable n'est pas faite pour rester inoccupée. Il y a quelque part dans la maison, ou dans la rue ou dans un train, un autobus ou un métro, un être humain dont ce studio représente le home sympathique, un être humain qui, quelques heures ou quelques jours auparavant, a introduit une clef dans le mécanisme de la pendule, a tourné cette clef de gauche à droite un certain nombre de fois et a mis le balancier en marche.

Tic tac...

Il est 22 h. 25.

Et voici que la vie pénètre brusquement dans le bureau sous la forme d'un appel téléphonique. Longuement la sonnerie retentit, mais aucune main n'est là pour y mettre fin en décrochant l'appareil posé sur la console. Le demandeur inconnu finit par se lasser. Et à nouveau seul le bruit de la pendule règne en maître.

Tic tac...

Tiens... Il est toujours 22 h. 25.

Dans la salle d'hôpital, le médecin de garde se penche sur la civière que l'on vient d'apporter dans le service des urgences.

Il achève de retirer le pansement provisoire largement teinté de sang.

« Fracture du crâne, diagnostique-t-il, et carabinée encore... Plus rien à faire. Question de minutes. »

Machinalement son regard s'abaisse sur le poignet du moribond auquel est fixée une montre-bracelet.

22 h. 25.

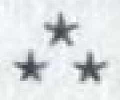
« Je suis obligé de partir immédiatement, articule le médecin en se tournant vers son aide; vous ferez transporter ce brancard dans la pièce 416; prévenez aussi l'interne qui va venir me remplacer afin qu'il fasse le nécessaire au moment du décès. »

Rapidement il fait glisser ses gants de caoutchouc, ôte la calotte blanche qu'il porte sur la tête, reboutonne sa blouse, puis s'approche du lavabo pour se savonner les mains. Dans ce geste, il découvre sa propre montre. Une expression d'étonnement passe sur son visage.

« Onze heures, constate-t-il, elle doit avancer, à moins que ce ne soit celle de ce pauvre diable qui retarde. »

Désirant s'en assurer, il s'approche du mourant.

« J'aurais dû m'en douter, murmure-t-il, sa montre a été cassée dans sa chute. »



Peu à peu le vaste hôpital s'est animé.

Au calme relatif de la nuit a succédé l'agitation matinale.

Chaque responsable a procédé à une dernière inspection et jeté un ultime coup d'œil aux « cas » les plus intéressants ou aux « sujets » les plus gravement atteints. Tout est paré, semble-t-il, lorsque avec l'exactitude stricte qu'il s'est toujours imposée, le médecin-chef fait son entrée dans la première salle et commence sa tournée habituelle.

Dans le service des urgences, quatre malades attendent avec une appréhension au moins égale à celle des

internes le verdict que doit prononcer tout à l'heure le maître qui va décider de leur sort.

Un bruit de pas. Le professeur vient de pénétrer dans la pièce, suivi du cortège ordinaire de ses assistants.

« Docteur, voulez-vous me présenter le livre des entrées ? »

Rapidement l'interpellé prend le registre et le tend ouvert au médecin-chef, qui s'absorbe quelques instants dans la lecture des diagnostics figurant en face du numéro attribué à chaque personne hospitalisée. Puis la question est posée, incisive :

« Cinq urgences ? Je ne vois que quatre malades. »

Il y a un court instant de flottement dans l'assistance. Des regards furtifs sont échangés. Un malaise s'insinue. Que se passe-t-il ?

Mais l'infirmier de garde sauve la situation.

S'adressant au médecin qui était de service la nuit précédente :

« Ce doit être cet homme qui a été renversé hier soir par un autobus, rappelle-t-il, il était dans un état désespéré.

Et se tournant vers le professeur :

« On l'a transporté au 416. Il est sûrement mort à l'heure actuelle, sa tête était en bouillie.

— Voyons. »

Le médecin-chef pousse la porte et s'avance vers la civière que recouvre un drap blanc. Sa main saisit le poignet de l'homme.

Glacial, il se retourne vers le chef de service.

« Pour un « justiciable » de la Morgue, il me semble se porter à merveille !... Quelle est cette plaisanterie ?

— Mais, Monsieur le Professeur, c'est impossible !... La voûte crânienne était complètement défon-

cée ! Le sang coulait par le nez et les oreilles !...
— Voyez vous-même. »

Tic tac...

Sous les doigts du médecin stupéfait, le pouls du « 416 » continue à battre régulièrement à un rythme absolument normal.

« Monsieur le Professeur, cet homme a l'âme chevillée au corps. Si vous voulez me permettre d'ôter ce pansement, vous pourrez vous rendre compte que je n'exagère pas.

— Faites. »

Sous les yeux des assistants les linges sanglants tombent les uns après les autres. La dernière bande est enlevée.

Un murmure d'étonnement s'élève, vite réprimé. Le spectacle est vraiment horrible à voir.

Le médecin-chef s'est penché. Ses mains palpent cette pauvre chose qui fut un crâne humain, s'insinuent dans les plaies, semblent caresser cette masse informe. L'examen se prolonge, s'éternise.

Les internes et les infirmiers se rapprochent, de plus en plus étonnés. Le Professeur Birgamme ne les a pas habitués à un diagnostic aussi difficile. Un silence total s'est établi dans la petite pièce, et chacun retient son souffle, sentant confusément que quelque chose d'anormal va se produire.

Le professeur a terminé. Sa haute taille s'est redressée. Maintenant il fait face au petit groupe. Il n'a plus son air réprobateur. Tout son visage reflète la stupéfaction la plus profonde.

« Messieurs, annonce-t-il d'une voix grave, c'est le cas le plus extraordinaire de ma carrière. Scientifiquement, cet homme est mort. Et pourtant, il vit. Constatez vous-même. »

Les uns après les autres, les médecins s'approchent du « 416 » ; les uns après les autres, ils tâtent son pouls, ce pouls qui fait « tic tac » sous la pression de leurs doigts experts ; les uns après les autres, ils constatent que le cerveau et la boîte crânienne ne forment plus qu'un magma innommable.

Le professeur a écarté le gilet et la chemise du « 416 ». Il a collé son oreille contre la poitrine. Ce n'est pas une illusion. Le battement du cœur se poursuit avec une régularité implacable, avec la régularité d'une pendule.

« Ce n'est pas un homme, c'est un mouvement d'horlogerie !... s'exclame le médecin-chef, déconcerté, je ne serais pas plus étonné si je voyais un décapité continuer à vivre après son exécution... Je vais signaler ce cas à l'Académie de médecine. »

La porte de la pièce s'est refermée sur le cortège, et l'électricité a été éteinte. Maintenant, dans la petite chambre obscure, il n'y a plus qu'un agonisant, un agonisant dont le cœur fait « tic... tac... tic... tac... », un agonisant qui porte au poignet droit une montre-bracelet, arrêtée à 22 h. 25, dont le cadran phosphorescent est la seule petite lueur qui puisse s'apercevoir dans les ténèbres de cette salle d'hôpital.



Le concierge a été averti par la police de l'accident survenu à son locataire. En conséquence, il a jugé indispensable de procéder à une inspection de l'appartement de celui-ci.

« Sait-on jamais, voyez-vous, m'sieur l'agent, des fois que ce serait un suicide et qu'il aurait laissé une lettre sur sa table ?... Et puis, de toute façon, y faut que je m'assure que tout est régulier, rapport au danger d'incendie ou à un cambriolage possible. »

Il a ouvert la porte avec son passe-partout. Ils ont rapidement inspecté la chambre impersonnelle, le cabinet de toilette attenant, le petit débarras voisin, aux rayons tout chargés de pièces mécaniques les plus diverses et la minuscule cuisine. Maintenant ils pénètrent dans le studio.

« Qu'est-ce que je vous disais, m'sieur l'agent... il a laissé sa lampe allumée... Pas étonnant après ça que ses notes d'électricité soient toujours si élevées... Tiens, sa chère pendule est déréglée... Ma foi, tant pis... J'suis pas payé pour la remettre à l'heure. Dites donc, m'sieur l'agent, vous voulez pas vous asseoir une minute, parce que vous comprenez, pour votre rapport, y faut que j'vous explique... Tenez, installons-nous là, dans les deux fauteuils. Après tout, le pauvre Monsieur, s'il était là, y nous offrirait bien un cigare. Et puis, voyez-vous, ce n'est que justice, car y nous donne du travail supplémentaire, à vous comme à moi, avec son sacré accident. J'vais donc vous raconter tout ce que je sais. »

Le studio si douillet, si intime n'est plus.

Les deux hommes sont partis, mais ils ont laissé derrière eux les meubles dérangés, les bibelots en désordre et les cendriers pleins. Le radiateur a été fermé, l'électricité éteinte. Dans la pièce flotte cette odeur lourde de cigare froid si spéciale aux salles de banquets les lendemains de fêtes.

Seule la pendue fait entendre son « tic tac » régulier, comme pour protester contre le passage des vandales.

L'agent rentre au commissariat pour y rédiger son rapport.

Pourquoi donc ressent-il cette impression bizarre ? Quel est donc le petit fait qui l'a frappé au moment où il allait quitter le studio ? C'est agaçant de ne pas se souvenir... Il en est sûr, il a constaté quelque chose qui l'a étonné. Arrivera-t-il à se le remémorer ?

Ah oui !... C'est la pendule !...

Elle marchait, c'est un fait, mais les aiguilles ne bougeaient pas. Elles marquaient toujours 22 h. 25 au départ comme à l'arrivée.

Bah !... C'est vraiment trop peu de chose...

Et cela n'a d'ailleurs aucune importance, n'est-ce pas ?

Depuis huit jours, le scandale se prolonge. Depuis huit jours, plus de cent notabilités médicales sont venues examiner le cas unique, le cas de l'homme sans crâne, comme l'appellent les journaux.

Les journalistes ont laissé entrevoir à leurs lecteurs des possibilités éblouissantes : la Science allait s'engager dans une voie nouvelle. Déjà il était possible d'envisager prochainement l'hypothèse où la vie ne serait plus liée à l'intégrité des parties essentielles du corps humain.

L'enquête administrative a révélé que l'homme sans crâne était un fonctionnaire ponctuel et modeste, n'ayant jamais donné lieu à critique de la part de ses supérieurs. Il est apparu que, étant célibataire et sans famille proche, sa seule passion avait été un intérêt

démesuré pour la mécanique et particulièrement l'horlogerie.

Quelques personnes qui se sont prétendues bien renseignées ont affirmé, toutefois, qu'il consacrait ses loisirs à des recherches mystérieuses ayant pour but de prolonger la vie humaine, mais elles n'ont pu donner aucune précision à ce sujet.

Elles ont parlé de fluide vital, de pierre philosophale, de projection de vie sur des objets inanimés, mais, malgré cette évocation du fatras de tout le vocabulaire des alchimistes du Moyen Age, rien n'a permis d'affirmer s'il y avait ou non une part de vérité dans toutes ces allusions et insinuations.

Les enquêteurs ont d'ailleurs estimé que cette innocente manie, si elle était réelle, ne pouvait en rien expliquer le phénomène étrange qui désorientait complètement les biologistes et les savants les plus éminents.

Cependant la justice s'est émue. Songez donc ! Si l'ordre public venait à être troublé... D'ailleurs, si l'homme sans crâne avait vraiment absorbé un quelconque élixir, ne convenait-il pas de prendre toutes mesures utiles pour éviter qu'un secret d'une pareille importance tombât entre les mains d'un vulgaire cambrioleur.

On a décidé en haut lieu de faire apposer les scellés sur tous les meubles de l'appartement, et le concierge a eu l'insigne honneur d'être désigné comme gardien. Cela va lui permettre de passer la plus grande partie de la journée dans le studio de son locataire absent, chose particulièrement propice, pense-t-il, pour répondre aux questions multiples que les reporters viennent lui poser quotidiennement.

En vue de cette installation, notre homme estime devoir procéder à une remise en état des lieux. Le bureau est aéré, nettoyé, épousseté, rangé, le radiateur ouvert, les lampes allumées dès la tombée du jour.

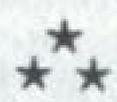
A cette occasion, il constate, lui aussi, que les aiguilles de la pendule n'avancent plus. Il essaye de les pousser en avant avec le doigt, mais elles résistent. Le seul résultat qu'il obtient est de précipiter pendant quelques secondes le tic tac de la mécanique, et il doit y renoncer.

« Il faudra que je fasse venir un horloger », décide-t-il.

Et il va se coucher.

Dans le même temps les deux médecins qui, là-bas, surveillent le « 416 » constatent que pour la première fois depuis son accident, le rythme des battements de son cœur s'accélère brusquement.

On lui fait une piqûre et le résultat est satisfaisant : peu après le pouls reprend sa cadence régulière habituelle.



Le lendemain matin, l'horloger mandé par le concierge se présente à l'appartement de l'homme sans crâne.

Il considère longuement la pendule, hoche la tête et demande qui l'a remontée pour la dernière fois.

Le concierge assure que c'est le locataire, qui avait un véritable culte pour cette pendule et n'admettait pas qu'un autre que lui y touchât. Il la remontait tous les dimanches soirs. Il avait donc procédé à cette opération la veille de son accident.

« Ce sont des pendules qui marchent dix jours de

suite, opine l'horloger, mais cela n'explique pas pourquoi les aiguilles n'avancent plus. Je vais être obligé de la démonter pour procéder à la réparation. »

Il saisit alors le balancier entre ses deux doigts et l'immobilise. Pour la première fois depuis l'accident le tic tac cesse de retentir dans le studio.

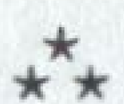
Alors il se passe un phénomène étrange.

La pendule ne marche plus, mais brusquement les aiguilles arrêtées depuis neuf jours se déclenchent, et, à une allure vertigineuse, se mettent à tourner sous les yeux stupéfaits du concierge et de l'horloger.

Dix-huit fois la petite aiguille fait le tour du cadran, puis elle se fixe enfin sur le chiffre neuf, tandis que la grande aiguille, après plus de deux cents tours, s'arrête sur le chiffre trois.

L'horloger consulte sa montre. Il est exactement 9 h. 15.

La pendule s'est remise à l'heure d'elle-même après avoir, en quelque sorte, rattrapé le temps perdu.



La presse du lendemain annonça que l'homme sans crâne était mort le neuvième jour après son accident à 9 h. 15 du matin.

Ce qu'elle omit de dire — car la Justice comme la Science estimèrent que cela risquerait de troubler l'opinion publique — c'est que l'infirmier de service auprès du « 416 » s'aperçut de sa mort à l'odeur épouvantable qui emplit soudain la pièce. Le corps de l'homme était passé en un instant de l'état de vie à celui de décomposition avancée.

ARLETTE DE KEYSER

« Il est des moments où l'on n'arrive plus à distinguer le rêve de la réalité. L'important, en tout cas, est de savoir vivre l'un comme l'autre » (Michaël Grayn).

LA MURAILLE

« Mes enfants, je vais m'installer ici, au pied de cette muraille; je vous surveillerai de loin. Ne vous écartez pas trop, nous devons rentrer pour le goûter. »

Les enfants partis, la gouvernante poussa un soupir d'aise. Aujourd'hui, elle n'avait pas envie de partager leurs jeux. Ils gambadaient là-bas, se poursuivaient en tournant autour des arbres et Mademoiselle, elle, rêvait, heureuse de retrouver « sa » muraille. Ce n'était pas par hasard qu'elle en avait fait un but de promenade. Cette vieille ruine représentait son adolescence. D'abord, l'amitié, puis l'amour, que lui avait révélés Rafaël. C'est ici qu'ils faisaient des projets doux, jeunes et beaux de pureté. Aujourd'hui encore, elle avait gardé son cœur d'enfant, confiant en l'avenir. N'était-ce pas ici qu'ils avaient échangé leur premier baiser? Quelques mois après, Rafaël partait à l'étranger pour un long voyage d'études. Ils s'étaient donné rendez-vous trois ans plus tard, au pied de cette muraille.

Irradiante de bonheur, elle arriva la première au rendez-vous. Mais qu'il était long le temps d'une horloge! Peut-être avait-il eu un empêchement? Au bout

des suppositions les plus folles, ne le voyant pas venir, elle décida de rentrer chez elle. Là elle téléphona aux parents de Rafaël. C'était un faux numéro. Pourtant, à quelque temps de là, elle les avait eus au bout du fil à ce même numéro. Son interlocuteur lui assura qu'il y était abonné depuis plus de dix ans !

Plus qu'une chose à faire afin qu'elle ne commence pas à douter elle-même de l'existence de son fiancé : ouvrir le tiroir où elle rangeait les lettres qu'il lui avait envoyées pendant ces années de séparation. Elle n'y trouva que des lettres d'amies d'enfance ! Aucune trace de celles de son fiancé ! Point d'hésitation, il lui fallait retourner au pied de la muraille. Car, parmi tant d'autres, ils y avaient gravé leurs noms dans la pierre. Arrivée au pan de mur, elle se mit à déchiffrer fiévreusement, une à une, les inscriptions. Et elle eut un cri de joie, elle venait de redécouvrir, enlacés dans un cœur : « Amandine et Rafaël ». Pourtant, en dessous des deux noms, une autre inscription la terrorisa : « 1788 »... Ils avaient gravé leur nom en 1957. Des larmes d'impuissance la secouèrent. Si même elle ne pouvait fournir de preuves de ce qui avait été, à quoi bon continuer à lutter contre les événements ? Cette muraille était son dernier espoir, et il était trahi. Toutes ces étranges inscriptions pénétraient Amandine de fantasmes flous et inachevés. Même son amour pour Rafaël s'enfuyait dans la brume irréelle. Il lui fallait continuer son chemin. Rien ne la retenait ici. Et déjà, elle avait fait quelques pas, quand un bruit d'éboulement la fit tressaillir. Eparse, la muraille gisait à ses pieds. Un éclair déchira le ciel. Une gerbe d'étincelles descendit en forme de main monstrueuse et un doigt incandescent toucha le tas de pierres. De cet éboulis

surgit Rafaël qui avançait, souriant. Déjà, leurs mains se joignaient, et c'est à cet instant qu'elle fut réveillée par un des enfants lui secouant le bras.

« Mademoiselle, vous vous étiez endormie ! Il est temps de rentrer si nous ne voulons pas arriver en retard ».

Amandine eut un sourire las et se leva. La petite troupe se mit joyeusement en marche et, pour eux, le retour fut très gai.

A la maison, un télégramme attendait Mademoiselle :

« *Rentrerai samedi. Rendez-vous 8 h. au pied de la muraille. Baisers. Rafaël.* »

Pourvu que ce rêve ne soit pas un mauvais présage !

PHILIPPE GILLES

Quel démon occupe donc les entrailles de Philippe Gilles ? Vous ne tarderez pas à faire sa connaissance. Et aussi celle de l'auteur. Au fond, c'est peut-être la même chose.

J'EN APPELLE AUX DIEUX

I. — PROLOGUE.

J'en appelle à la violence.
J'en appelle à la cruauté.
J'en appelle au sang.

L'homme préhistorique, encore singe, qui s'avance dans le temps, est l'enfant qui s'achemine dans sa vie. L'enfant est cruel et violent. Notre goût parfumé de la morale et la netteté de nos mœurs le pervertissent au point d'en faire « un enfant bien sage, bien propre et bien éduqué ».

L'homme-singe était cruel. Mais dès que se créa la première rencontre qui ne fut point carnage, aussitôt que se forma le premier embryon de société, alors que celle-ci se développa, dégénéra l'homme que l'on qualifia avec humour de « sapiens ».

Et nous ne retrouvons l'homme vrai que dans les mythologies. Il est héros, il devient dieu, il peut agir dans la plénitude de ses passions, donc : de sa violence, de sa cruauté.

La société-culture-des-masses-organisation-des-loisirs-redevances-taxes-communales-provinciales-immobilières-mutuelle-assurance-vol-vie-incendie-risques-divers-sécurité-sociale-pension... détruit ce qui reste d'humain dans l'homme dégénéré, inconscient de sa décadence. Cela commence aux premiers cris qui s'échappent de la poitrine du nouveau-né : on voudrait qu'ils n'existassent point, car ils dérangent les voisins après dix heures du soir. Des enquêtes sociales tendent à prouver qu'il est mauvais pour les enfants de jouer avec des modèles réduits d'armes meurtrières. Il s'agit d'étouffer dans l'œuf le guerrier qui est en nous. Cela dure jusqu'au service militaire, où là, véritablement, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, on anéantit nos sentiments de violence. Sous l'uniforme actuel, la transgression coûte cher.

La violence ne nous est plus permise que par le sport et le cinéma.

Mais il suffira d'évoquer les campagnes que d'aucuns mènent contre la boxe et ses sœurs pour se rendre compte que, sur ce point aussi, une régénération n'est plus de fait.

Le judo ? Rares sont ses adeptes qui vivent les arts martiaux pour répondre à ce besoin de violence spirituelle, pour participer au choc de deux êtres, de deux personnalités, dont ce sont les esprits plutôt que les corps qui combattent.

La cruauté se cache sur les écrans de cinéma.

Le cinéma : le septième art, l'un des derniers, la quintessence dégénérée de ceux qui le précédèrent.

Nous nous délectons de scènes violentes : le succès de cette poignée italienne (des hommes du Sud), des dollars et du reste en sus le prouve. Le sang est à

l'honneur, certes, mais quoi ! qu'est-il ? sinon du jus de tomate filmé et projeté sur un drap blanc.

Il reste au bâtard latino-germano-américain qu'est le Belge (un homme du Nord) une ultime solution s'il désire ETRE au moins quelques heures dans sa triste vie, sans pour autant finir ses jours dans les prisons de l'Etat, ces services militaires à trop longue échéance ; une solution de dernière instance : la tauromachie.

Comme dans les salles de cinéma, il ne demeure que spectateur, soit ! et ses fesses sont tout aussi endolories ! mais il peut fumer, tousser et cracher, et le sang qu'il voit, qu'il sent, est du sang authentique, chaud, âcre... Le sang jaillit d'une bête, d'un dieu, et se répand dans le sable au pied d'un homme, cet autre dieu.

II. — LA CORRIDA LYRIQUE

Un petit homme à lunettes ouvre la porte du toril pour libérer la bête, sans savoir qu'en même temps, il libère de l'âme d'un jeune spectateur le contenu d'une longue année d'étude et de fébriles attentes.

La première corrida.

Le premier taureau de l'après-midi.

La bête est splendide. Elle accomplit, majestueuse, un tour complet de l'arène. Le peuple admire sa beauté et sa puissance. Dans le dos du jeune spectateur s'enfoncent deux genoux pointus qui ne l'incommodent plus.

Il n'a d'yeux que pour son dieu. Il le voit émigrer

de la Chine ancestrale vers les Indes, où les communs ancêtres des Hindous et des Perses le déifient, l'offrent en sacrifice au Soleil, dont il est le vivant symbole. Le dieu-taureau accompagne les grands conquérants de l'Antiquité, il parcourt la Perse, la Chaldée, Babylone, l'Assyrie, le Cappadoce, la Phrygie... Les marchands l'emmènent en Crète, d'où il envahit la Grèce. Les Romains s'en emparent à leur tour. Il les suivra dans leurs invasions. Le taureau conquiert l'Europe.

Vingt siècles plus tard, le jeune homme a dû parcourir deux mille kilomètres pour aimer ce qui reste du « grand conquérant ».

Le matador-Mithra, le sacrificateur, l'intermédiaire entre les hommes et le soleil esquisse les premières passes. Elles sont, entre l'homme et la femme, les mots, la naissance du désir...

L'homme et la bête sont face à face, s'observent. Entre les cornes et la cape se joue le profond mystère.

Le picador s'avance. Caparaçonné, armé de sa longue pique, il est ce chevalier du Moyen Age, qui combat le dragon pour un regard de sa belle.

Le taureau se jette sur son ennemi, la pique le pénètre, par deux fois, par trois fois... La femme se jette dans les bras de l'homme, s'échappe, souffre, revient...

Les trois assistants du sacrificateur plantent trois paires de banderilles dans le dos du fauve. Le chiffre trois, symbole sacré de l'Antiquité, se retrouve partout dans les jeux taurins. Premières caresses, premiers baisers qui demeurent plantés dans le corps, le cœur et l'âme de la femme...

Derniers roulements de tambour, dernières sonneries de trompette. Le maître s'avance vers le mâle. Jeu de passes. Harmonie du sable et du soleil, du costume

solaire et du sang bouillant, de la puissance brutale et de l'élégance. Les corps sont nus de part et d'autre de l'amour. Jeu subtil des caresses et des baisers, force brutale et élégance des étreintes...

La bête est immobile. L'homme se profile. L'épée étincelle sous les rayons de l'astre qui permet la vie. La mort attend entre le dos du fauve et la pointe de l'épée. La lame pénètre le dieu. Le sang jaillit. La transgression s'est accomplie. L'estocade, le moment suprême : la femme est pénétrée... Le premier acte d'amour est de sang, la vie qu'elle offrira sera de sang, la femme est être de sang...

Le sang du taureau colorie le sable. Mithra lève les bras vers Ahura-Mazda. Les hommes acclament le triomphateur.

Dans l'accomplissement de la transgression, le jeune spectateur s'est transformé en Prométhée, qui déroba le feu du ciel; en Phaéton, qui conduisit le char solaire interdit aux humains; en Tantale, qui fit bouillir son fils Pélops dans un chaudron pour le servir aux dieux; en Sisyphe, qui trahit le secret de Zeus; en Salmonée, foudroyé pour s'être proclamé dieu; en Bellérophon qui, porté à des pensées trop grandes pour un homme, voulut s'élever jusqu'à l'Olympe, fut désarçonné par Pégase et, dès ce jour et jusqu'à sa mort, haï des dieux et des hommes, erra çà et là, dévorant son âme; en Adam et Eve qui, malgré l'interdit du Seigneur, goûtèrent au fruit de la connaissance du Bien et du Mal... Le jeune spectateur participe au mystère de la corrida, il brise l'interdit pour s'élever par-delà le Bien et le Mal.

Durant ce combat, il s'est coiffé d'une couronne d'or, il a rabattu son revêtement de soie jusqu'à la

ceinture, il s'est placé sous le taureau qu'un mage chaldéen égorge. Des hurlements de la foule espagnole, de l'orchestre qui accompagne le matador, il n'entend que les chants sacrés, psalmodies, prières, libations et musiques liturgiques qui accompagnent le rituel de son initiation. Pris de convulsions, il se barbouille du sang chaud, le laisse couler lentement entre les lèvres. Son âme se purifie. Il est homme. Il est parmi les dieux. Il n'est plus de cette terre. Il est Mithra, Thésée, Hercule. Son sang, mêlé à celui du grand mâle, est divin.

Il est dieu.

III. — LA CORRIDA DEGENEREE.

(Notes du jeune spectateur)

Il faut aimer le taureau comme une femme : pour sa beauté.

Il faut l'aimer comme un héros : pour sa bravoure; comme un dieu : pour sa puissance; comme un symbole : pour sa signification antique des éléments qui offrent la vie. Il est la terre, lourde et calme. Il est le soleil, beau et créateur. Il est l'eau, qui porte la terre comme il porte la vie. Il est le feu, qui détruit et construit comme il tue, comme il engendre.

Les Espagnols aiment mal le taureau.

Les récentes conquêtes de l'esprit de civilisation sont les seules coupables de la décadence tauromachique.

Le taureau actuel est petit et ne pèse plus lourd.

Les matadors sont aussi fluets que leurs opposants. On peut y voir « l'esprit de la civilisation » : la femme

masculine, l'homme féminin, en un mot : l'être androgyne.

On ne plante plus les banderilles de feu dans le dos de la bête couarde, on ne lâche plus les chiens féroces. Lorsque la bête n'est pas un dieu, on la remplace. Dieu ne se remplace pas ! Il faut tuer dieu !

La corrida a perdu tout ce qu'elle représentait d'aristocratique. Le peuple stupide hurle en dépit du bon sens... La corrida actuelle est à la corrida du 18ème siècle ce qu'est un « Matador » de Buffet aux « Scènes tauromachiques » de Goya. Le matador du premier est un fantôme hagard, insipide ; les dessins de Goya sont des bijoux de cruauté et de violence.

En Espagne, tandis que Goya dessinait, un peu plus au nord, en France, Sade-le-grand-transgresseur écrivait en prison.

Le tourisme a porté l'estocade finale à la décadence tauromachique.

Il ne me reste qu'une unique et ultime solution pour être un dieu selon Kirilov...

IV — EPILOGUE.

(Ce qu'on aurait pu lire dans le journal « Levante » de Valencia, daté du 31 juillet 196...)

« A la sortie du dernier taureau de l'après-midi, le
» public vit sauter dans l'arène un jeune homme bar-
» bu, âgé d'une vingtaine d'années.

» Il courut vers la bête. Des deux banderilleros qui
» s'interposèrent entre lui et l'animal, le premier fut
» projeté quelques mètres plus loin, et le second re-
» çut un formidable coup de poing entre les yeux, qui

» l'étendit pour une dizaine de minutes.

» Lorsque la « bestiole » se précipita sur le jeune
» énergumène, celui-ci leva les bras vers le ciel ; les
» cornes le frappèrent en pleine poitrine.

» Il s'était écoulé une vingtaine de secondes entre
» le moment où le jeune homme avait sauté et le coup
» des cornes. Les matadors et leurs assistants parvin-
» rent difficilement à écarter la bête qui s'acharnait
» sur sa malheureuse victime. Des policiers emportè-
» rent le jeune homme à l'infirmerie. On a pu appren-
» dre un peu plus tard que celui-ci, de nationalité bel-
» ge, s'appelait Nathanaël Vallierray et vivait depuis
» six mois en parcourant les routes d'Espagne. La
» cage thoracique défoncée et le crâne fracturé, il est
» décédé cette nuit à l'hôpital de notre ville ».

Il ne nous est pas toujours possible de répondre à toutes les lettres qui nous parviennent. Aussi, que nos lecteurs et fidèles amis ne nous en veuillent pas, s'ils ne reçoivent pas de nouvelles de notre part ! Les plus belles filles du monde ne peuvent donner que ce qu'elles ont, et nous n'en sommes même pas ! Alors...

GUY BEGUIN

« TRADUIT DE LA MER »
de **GEORGES BAUDOIN**

Chez l'auteur : 5, résidence des Pins, Marly-le-Roi, France.

Le merveilleux dans le fantastique, l'insolite du poème magnifié par une prose aux rythmes élargis nous sont devenus familiers. Ils nous ont pénétrés (empoisonnés, disent les jaloux), et simultanément sont demeurés extérieurs à notre physiologie comme un avertissement venu de quelque planète éteinte.

Est-ce la traduction du versant de la mort qui appelle la *sollicitation du sel ? Horizon tabulaire comme un autel de sacrifice (...) ruissellement d'âmes en sursis.*

Attention ! Ici, le mot poésie perd immédiatement le sens abâtardi que le commun lui attribue pour refléter l'image hostile de l'univers. Ici, pas de concessions pour enfants sages. Dans sa *langue de l'œil essentiel,* Georges Baudoin ne consent à aucune retraite stratégique. Dès le premier choc, c'est le combat avec l'Ange *étranger des autres*, le tournoi à l'issue duquel nous nous présentons imprégnés d'une humanité plus vaste, ou émasculés. Que nous sommes loin de la naïveté calculée d'un Maurice Carême, qui se croit capable de réchauffer les Muses au soleil de sa brocante.

Le fantastique est sacré. Il nous a été légué dans un écrin de silence par nos ancêtres les plus reculés. Le don d'enfance et d'émerveillement fut donné au poète

à l'origine du monde. Le poète ressuscite cette naissance. Ceux qui opinent du bonnet sont déboussolés, car il leur échoit le redoutable privilège de vivre au synchronisme d'une horloge qui retarde. Ils analyseront, dresseront la fiche signalétique de chaque insecte (utile, nuisible, indifférent), alors qu'*un seul insecte referait l'Histoire*.

Laissons de côté l'artisanat humble mais rémunérateur, et tournons-nous vers le fantastique qui ose encore gagner du terrain sur la forêt vierge.

Au hasard des rencontres, nous nous laisserons harponner par un fantastique hors mesure ou hors raison, qui se nourrit du choc émotionnel et reste coupé de notre greffon originel par un seuil d'atrocité ou un masque tragique mutilé par l'abrutissante méchanceté des hommes (Liliane Devis - *La Casserole aux Contes*).

Autre volet : nous découvrons brusquement un fantastique qui prend le risque étonnant de démonter son mécanisme devant nous, comme le magicien nous explique après coup les tours qui ont failli lui coûter la vie (Michel de Ghelderode - *Sortilèges*).

Autre volet, plus rare, plus inaccessible, et qui se découvre lentement : un fantastique dépouillé comme un paysage lunaire, et qui retrace, dans une langue à la fois d'une étonnante somptuosité verbale et d'une sécheresse consentie, l'épopée d'une planète à la mesure des exigences du cœur (Georges Baudoin - *Traduit de la Mer*).

Une haute traduction de lumière. C'est à une traduction d'un genre peu commun que le lecteur se livre. Il fouille une mer déshydratée, ressuscite une mer véritable, fait éclater les rivages, libère les suffixes prisonniers de la pierre.

Qu'un homme assis face à la mer
assisté face à la mer de tous ses dons
assiégé face à la mer par tous les doutes regarde.

« On n'est pas plus royalement seul, sans nom et sans âge; on n'est pas plus primitivement heureux qu'en un pareil instant », confesse Michel de Ghelderode.

Enfin je monterai aux grandes orgues de basalte pour l'improvisation de régions pures, reprend Georges Baudoin.

L'hébétude de Michel de Ghelderode, hypnotisé par le flot qui va l'engloutir tandis que le carnaval déploie derrière lui ses fastes repoussants, nous la trouvons ici à une autre échelle, et sa clé nous en est révélée de manière pressante : la pudeur. C'est bien la pudeur qui drape d'hermétisme les parties sensibles, la pudeur rigoureuse de l'âge du bronze, la pureté féroce du germe élémentaire de vie.

Ouvrons les vannes :

quand les villes glisseront vers la mer,
quand les ports agrandiront leurs yeux,
quand les caps ne seront plus des épées (...)

Et l'amplitude du verbe pose les jalons d'autres perspectives :

Je signalerai le supplice cosmique de la pierre culminante.

Ne nous y trompons pas : les sommets de Georges Baudoin se gagnent au péril de la vie. Au seuil de la surexistence et du non-être, la littérature se manipule avec respect, tandis que les amis se raréfient, après avoir été passés au tamis le plus fin.

Devant la souveraine hostilité des éléments, à quel point avons-nous tourné le dos à la parodie vénérienne qui épouvante Ghelderode lorsqu'il nous confie : « Et j'eus un morne rire à évoquer le sacrifice séminal offert au néant, à cet infini, cette mer qui reçoit tout et tout contient, le germe primordial de toute vie ».

La mer s'apprête à engloutir les victimes expiatoires, choisies parmi les plus inaccessibles. Georges Baudoin nous tend la main de l'amitié, dont le *delta* évoque par anticipation le sacre de l'élu. Réminiscences de l'anthropophagie sacrée ? Mythe d'Osiris saisonnier comme le flux et le reflux ? Les officiants acceptent que l'élu soit sacrifié.

Le désir lent de la bête qui se meurtrit le ventre
aux récifs immergés de mes attentes.

Et plus loin :

Je gravirai les degrés sévères de l'Officiant, cousu de lumière, guettant l'envol de ses mains miraculeuses.

L'œuvre de Georges Baudoin appartient aux cœurs purs. La lumière n'est pas faite pour sommeiller sous le boisseau des bibliothèques poudreuses, mais tenez-la à l'abri de l'œil profane.

PETITES ANNONCES

— Revends 400 f.b. (38 f.f ou 36 f.s.) l'exemplaire les volumes « 900 - 1100 » et « 1300 - 1500 », des « Métamorphoses de l'Humanité », ainsi que le premier tome de la « Bible Œcuménique » (Editions Planète). Etat garanti neuf. S'adresser à l'A.E.L.P.

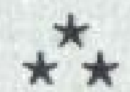
— Revends idées géniales. Pour toutes conditions, s'adresser à Lucifer.

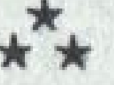
TARIF DES PETITES ANNONCES DANS « ATLANTA »

La ligne : 25 f.b. — 2,50 f.f. ou s. — 0,75 $

Pour les annonces de 1/4 - 1/2 ou une page entière, ne manquez pas de nous demander le tarif.

Trois lignes gratuites pour les membres de l'A.E.L.P.





Ed. resp. : M. Grayn à Moxhe-Ciplet (Lge-Belgique).